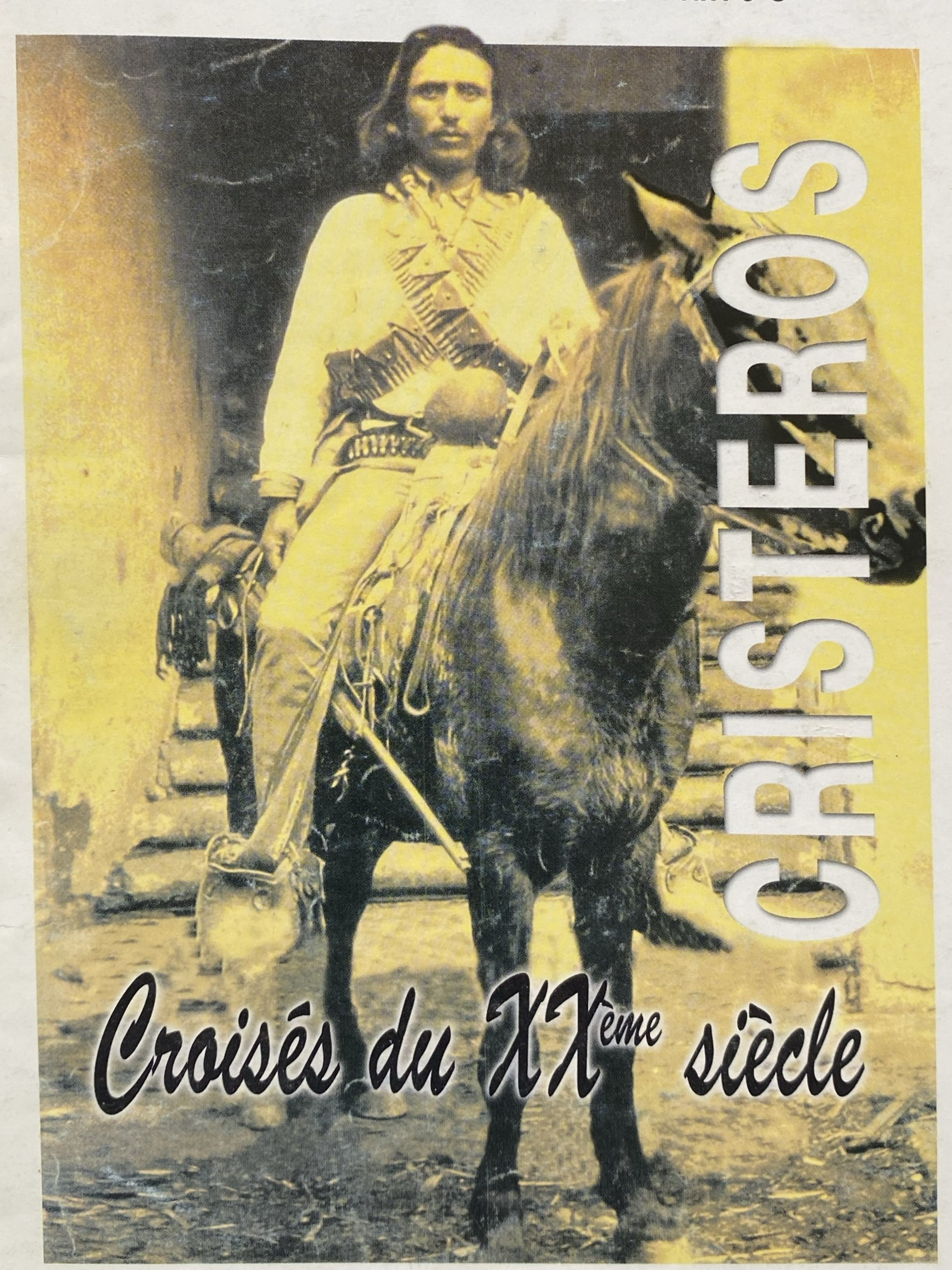
LECTURE et TRADITION

Bulletin littéraire contrerévolutionnaire
B.P. 1 - 86190 Chiré-en-Montreuil

n° 305-306 – JUILLET-AOUT 2002 – Prix : 5 €



BULLETIN D'ABONNEMENT

• Nom ....

Prénom ....

Adresse ....

....

• Abonnements:

Normal un an	**23 €** (150,87 F)
Etranger	**29 €** (190,23 F)
D'Honneur	**32 €** (209,91 F)
De Soutien	**38 €** (249,26 F)
Bienfaiteur	**48 €** (314,86 F)

A retourner à **Lecture et Tradition** — B.P.1 - 86190 Chiré-en-Montreuil
Téléphone 05 49 51 83 04 — Télécopie 05 49 51 63 50
(CCP au nom de SA D.P.F. 2920-71 M Bordeaux)

Aidez-nous à diffuser ce numéro

Vous appréciez «**Lecture et Tradition**» et plus particulièrement ce numéro. Aidez-nous en nous signalant les noms et adresses de vos amis. Dès réception de votre réponse nous expédierons un exemplaire aux adresses communiquées.

Commandez par quantité aux tarifs spéciaux suivants [1]:

1 exemplaire	5,00 €	5 exemplaires	17,50 €
3 exemplaires	12 €	10 exemplaires	25,00 €

(1) Conditions valables uniquement pour l'achat groupé de plusieurs exemplaires **d'un même numéro.**

Directeur: Jean AUGUY

Rédacteurs:
J. MEUNIER (†), J-P. ROUDEAU (†), J. SEGUIN,
J.-B. GEFFROY, C. LAGRAVE, H. SERVIEN,
D. RAFFARD de BRIENNE,
C. MOUTON-RAIMBAULT, A. FIGUERAS (†)

Commission paritaire N° 70.653
Tirage: 4500 exemplaires
imprimerie **masson**
13300 Salon-de-Provence (Tél. 04 90 56 01 24)
Dépôt légal n° 516 — 2002

ISSN 0024-0125

AVANT-PROPOS

Le mouvement des *Cristeros*, pratiquement inconnu dans les milieux catholiques, conserve une parenté sans pareille avec les guerres contre-révolutionnaires européennes. Le processus révolutionnaire, nous l'avons indiqué plusieurs fois dans cette revue, s'accomplit de manière mécanique.

Pratiquement, toutes les révolutions ont obéi au même processus, essayant de tout soumettre à l'Etat, et spécialement l'Eglise. La Révolution mexicaine a suivi les mêmes voies.

Des gouvernements mexicains successifs ont tenté d'annihiler l'Eglise catholique, à coups de lois chaque fois un peu plus oppressives.

Face à la révolution, le peuple catholique du Mexique s'est dressé en armes au cri de: «*Vive le Christ Roi! Vive la Vierge de Guadalupe!*»

La guerre des *Cristeros* fut une manifestation de la vitalité hispanique. Face à l'Etat centralisateur et révolutionnaire, face à la modernité opprimant les humbles, face à l'impérialisme américain, et sa politique de protestantisation de la société et de l'économie, le peuple mexicain se souleva. Sa motivation ne fut pas seulement celle d'une guerre défensive mais aussi un mouvement de franches aspirations sociales et de transformations politiques.

Seule la trahison, comme tant de fois, parvint à éteindre un incendie qui fut à deux doigts de changer l'histoire du Mexique. Aujourd'hui, notre mémoire les rejoint. Mais notre souvenir n'est pas nostalgique, c'est un souvenir d'admiration, pour trouver en lui des références, afin de construire la civilisation de l'Amour, car notre lutte n'est pas utopique mais bien réelle.

NDLR : Nous publions ici la traduction en français du texte espagnol paru dans la revue *Ahora*, n°34, juillet-août 1998 (Aptdo 31001, 08080 Barcelona, Espagne), avec l'aimable autorisation de son directeur.
Nous tenons également à remercier particulièrement les traducteurs.



Cristeros du volcan de Colima, avec le drapeau mexicain frappé du Cœur Sacré de Jésus.

Nous sommes des Vendéens.
Nous sommes des Carlistes.
Nous sommes des *Cristeros*.

Une erreur fondamentale s'est répandue en prémice des analyses historiques : on présente toutes les révolutions comme populaires, et les mouvements contre-révolutionnaires comme élitistes. Cependant, l'histoire démontre le contraire ; les grands mouvements contre-révolutionnaires sont authentiquement populaires. Les Vendéens français, les Carlistes espagnols, les Miguelistes portugais ou les *Cristeros* mexicains sont la preuve de l'existence d'un indéniable peuple catholique contre-révolutionnaire.

Il y a une véritable communion spirituelle entre des hommes et des femmes distants de plus de deux siècles d'histoire et appartenant aux pays les plus variés. Tous ceux-là luttèrent, beaucoup moururent, pour défendre les droits de Dieu et de son Eglise dans leurs patries respectives.

Comme dénominateur commun nous pourrions également souligner que la majorité de ces mouvements débutèrent sans compter sur l'appui des grands pouvoirs de leur époque. Sans grands « leaders », dans la plupart des cas, ils prirent spontanément les armes parce que c'est ce que leur conscience leur suggérait.

Les *Cristeros* mexicains, mis à part la participation des « Requetes » à la guerre d'Espagne de 1936-1939, pouvaient se considérer comme les ultimes grands croisés de la Chrétienté en plein XXème siècle.
Ils sont le plus pur reflet d'un peuple chrétien qui se refuse à mourir de la main de la Révolution. Les humiliantes lois anticléricales du gouvernement mexicain et l'inertie des catholiques engagés dans la vie politique réussirent à faire se lever en armes des milliers de paysans et d'hommes simples au sein de ce qui fut appelé « le mouvement pour le Christ » (« Cristiadia »). Son symbole était un crucifix sur la poitrine, son drapeau celui du Mexique frappé de la Vierge de Guadalupe et son cri de guerre : « Vive le Christ Roi ! Vive la Vierge de Guadalupe ! »

De 1926 jusqu'à 1929, le peuple catholique mexicain, sut donner en exemple au monde sa capacité de sacrifice sans limite. De rien, sortit une armée populaire décidée à

défendre le culte et les églises. Sans appuis internationaux, sans moyens matériels, sans aucune espèce de préparation militaire, les *Cristeros* réussirent à prendre le contrôle d'états entiers du Mexique. Ils les rendirent inexpugnables et constituèrent leurs propres gouvernements locaux.

Seule la vile trahison de certains personnages réussit à éteindre l'incendie qui fut sur le point de mettre à bas le gouvernement révolutionnaire du Mexique. Ensuite, par le biais d'une fausse paix, ils furent persécutés et systématiquement assassinés. Le maintien des lois anticléricales et les constantes vexations conduisirent à une deuxième levée des *Cristeros*. L'héroïsme sans limite de ces hommes réussit à geler tout le processus révolutionnaire mexicain. Mais le prix à payer fut élevé, très élevé ; ce n'est qu'en 1941 que s'éteignirent les dernières lueurs des soulèvements populaires et que les derniers chefs *Cristeros* tombèrent assassinés.

Face à eux, l'élite des classes révolutionnaires que le peuple dut supporter. Depuis la Révolution, on a voulu occulter les mouvements populaires en falsifiant l'histoire. Nous, nous voulons mettre en valeur le lien spirituel qui a existé entre ces mouvements. Pour cela nous ne pouvons que dire : nous sommes des Vendéens, nous sommes des Carlistes, nous sommes des *Cristeros*. Nous sommes les héritiers de ces croisés, hommes simples qui surent combattre et mourir pour ce qu'ils aimaient.

Comme David en face de Goliath, les Cristeros combattirent avec la seule aide de Dieu, aussi bien les femmes, les enfants que les hommes.

« La Christitude (traduction de *Cristiada*) est le nom de cette guerre qui surprit tout le monde, personnes et institutions ; la guerre surprend l'armée et le gouvernement, l'Eglise et même les insurgés qui s'y donnent, sans plus de préparation que ce qui est nécessaire pour une bonne mort. »

Jean Meyer.

Chronologie

	Cadre politique	Cadre *Cristeros*
Juin 1926	Les églises catholiques sont fermées.	Protestations spontanées et soulèvement.
Janvier 1927		Ordre de levée de la Ligue Insurrection *Cristera* dans le centre- ouest.
Avril 1927	Expulsion des évêques du Mexique	
Juillet 1927	Calles négocie avec les évêques sur la frontière.	20 000 *Cristeros* prennent les armes.
Novembre 1927	Attentat contre Obrégon.	Martyr du Père Pro.
Janvier 1928	L'ambassadeur des Etats-Unis, Morrow négocie avec les évêques.	35 000 *Cristeros*
Mars 1928	Accordsentre le Mexique et les Etats-Unis sur la question pétrolière.	
Mai 1928	Les conversations secrètes entre Calles et l'Archevêque Ruiz Florès échouent.	
Juillet 1928	Obrégon meurt pendant une nouvelle tentative de paix.	
Août 1928	Portes-Gil élu président intérimaire.	
Septembre 1928		Offensive fédérale contre les *Cristeros*. Grave échec. Contre-offensive *Cristera*. 50 000 *Cristeros* en armes.
Janvier 1929		
Février 1929		
Mars 1929		
Juin 1929	Les évêques mexicains signent l'accord.	Paix immédiate.
Juil-Août 1929	Réouverture des églises.	Démobilisations des *Cristeros*.
Sept.1929-Mai 1931		Assassinat systématique des *Cristeros*.
Juin 1931	Assassinat du curé de Huatusto	Insurrection des *Cristeros*.
Janvier 1932	Guerre perfide contre les *Cristeros*	Les *Cristeros* se lèvent partout au Mexique.
1933-1934		Les insurrections spontanées continuent.
1935	Carranza prend le pouvoir, la Révolution se ralentit et l'anticléricalisme cède.	7 500 *Cristeros* en armes.
1936-1940	Processus de pacification	Des groupes *Cristeros* poursuivent leur combat.
1941	Pacification totale	Les derniers *Cristeros* meurent.

Les antécédents

Par José Ma Donato



L'histoire du Mexique ne peut pas se comprendre sans l'action évangélisatrice des Espagnols. En 1998 a été célébré le 450 ème anniversaire de la mort du frère Juan de Zumárraga. Ce basque, grand voyageur, devint évêque de Mexico. Notre propos n'est pas ici de relater sa vie mais de signaler un fait dont il fut un témoin exceptionnel : les apparitions de la Vierge de Guadalupe. Dans le courant de l'année 1531 la Vierge de Tepeyac apparut à un indien, le bienheureux Juan de Diego. Celui-ci recueillit sur un tissu l'image de la Vierge qui s'y imprima miraculeusement, et sur les pupilles de Celle-ci se reflétait l'image de l'évêque, le frère Juan de Zumárraga, qui assistait au miracle. A partir de cette apparition les premières difficultés de l'évangélisation du Mexique disparurent. De fait, Marie, la Vierge de Guadalupe, a été la vraie évangélisatrice du Mexique. Depuis lors, son histoire a été inséparable de celle de l'Eglise.



Frère Juan de Zumárraga, évangélisateur du Mexique.

La Couronne espagnole

Après l'expansion de l'Eglise en Nouvelle Espagne, les inévitables tensions avec le pouvoir politique ne mirent jamais en péril la chrétienté mexicaine. L'Autriche sut respecter la mission de l'Eglise. Ce n'était pas le cas des Bourbons qui considéraient que l'évolution des choses exigeait la soumission de l'Eglise. Ce « régalisme » se fit sentir surtout dans le Nouveau Monde. La persécution de Charles III et de ses ministres francs-maçons contre les jésuites se fit sentir au Mexique. 500 pères jésuites furent expulsés. En 1767, le peuple mexicain se souleva pour protester contre cette expulsion.

Dans le même ordre d'idée, les *Cortes* de Cadix et la politique suivie par les Espagnols francisés étaient interprétées par le Mexique comme une tentative de livrer l'Amérique à l'*Antéchrist* Napoléon. Plusieurs historiens ont considéré la participation du clergé à l'indépendance du Mexique comme une manière de se libérer du « régalisme » bourbonien et de la politique suivie par le clan français, afin de maintenir l'intégrité de la foi catholique qui, en Europe, paraissait sur le point de disparaître.

Vers l'Indépendance

En 1814, la *Constitution d'Apatzigan* proclamait le catholicisme comme seule religion mexicaine, refusant la nationalité mexicaine à tout hérétique, apostat ou étranger non catholique, et elle réhabilitait les ordres religieux supprimés par Charles III et Charles IV.

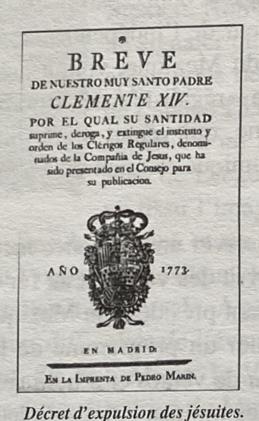
La révolution d'indépendance mexicaine de 1821 fut réalisée par une catégorie de créoles mécontents des libéraux espagnols. Des lois libérales émanées de la métropole conduisirent, pour une bonne part, l'Eglise à soutenir l'indépendance mexicaine. Le concepteur de l'indépendance mexicaine, Agustín de Iturbide, proclamé empereur du Mexique, voulut aussitôt soumettre l'Eglise, dans la plus pure tradition « régaliste » des Bourbons. Mais la constitution de la République mexicaine, qui venait d'être instaurée en 1824, proclamait le catholiscisme comme unique religion du Mexique. Mais déjà existait un parti libéral anticlérical.

La religion catholique continua de conserver une présence incomparable mais le libéralisme exporté d'Europe s'ouvrit des voies, et au fur et à mesure, devint plus fort. En 1833, Santa Ana étant président du Mexique, le vice-président Gomez Farias essaya d'appliquer un programme de laïcisation. Celui-ci comprenait des lois de prohibition de ventes et d'héritages de biens ecclésiastiques, d'expropriations, déliant les moines et les religieux de leurs vœux d'obéissance etc…, mais la réaction populaire entraîna sa chute.

Protestantiser le Mexique

Au travers de la première phase indépendantiste, le Mexique connut des moments tragiques, une instabilité politique qui durera plus de vingt ans, et la guerre perdue contre les Etats-Unis. Les libéraux mexicains, complexés par la suprématie nord-américaine, attribuèrent celle-ci à la religion protestante du pays voisin. A partir de là, ils décidèrent d'inclure dans leur programme politique la « réforme » de l'Eglise. Dans la Constitution de 1857, établie par les libéraux, l'article 3 prévoyait l'élimination de l'enseignement catholique. L'article 13 mit fin aux tribunaux ecclésiastiques. L'article 123 permettait à l'Etat d'intervenir en matière de culte, etc… Dans le plus pur style révolutionnaire, la promulgation de la Constitution entraîna l'obligation d'un serment constitutionnel pour les prêtres. Le Pape condamna la Constitution et le pays s'enfonça dans une guerre de trois ans, appelée « *guerre de la réforme* ». Après la victoire des libéraux, Juarez promulgua les lois dites de la Réforme (1860), beaucoup plus dures que la Constitution : confiscation des biens, interdiction de recouvrer la dîme, annulation des

ordres masculins, interdiction de la clôture pour les novices des ordres féminins, interdiction pour les fonctionnaires d'assister aux offices religieux. L'arrivé de Maximilien, couronné empereur du Mexique, accentua le caractère «régalien» de la deuxième tentative pour faire du Mexique un empire. La victoire de Juarez sur Maximilien et les nouveaux problèmes politiques laissèrent de côté la question religieuse, mais les «*lois de la Réforme*» continuèrent à être appliquées, portant en germe de nouveaux conflits.



BREVE
DE NUESTRO MUY SANTO PADRE
CLEMENTE XIV.
POR EL QUAL SU SANTIDAD
suprime, deroga, y extingue el instituto y orden de los Clérigos Regulares, denominados de la Compañia de Jesus, que ha sido presentado en el Consejo para su publicacion.

AÑO 1773.

EN MADRID.

EN LA IMPRENTA DE PEDRO MARIN.

Décret d'expulsion des jésuites.

Traduction

Bref
De Notre Très Saint Père le Pape
Clément XIV
Par lequel Sa Sainteté supprime, déréglemente et abolit l'institut et ordre des religieux réguliers appelés Compagnie de Jésus, lequel a été présenté au Conseil afin d'être publié.

Année 1773 à Madrid
Sur les presses de Pedro Marin

Précédents *Cristeros*: les «*religioneros*»

La *Loi Juarez* en 1855 avait provoqué des soulèvements isolés dans tout le pays, de même que le serment de fidélité à la Constitution exigé des prêtres avait entraîné des séditions. En avril 1873, l'état d'Oaxaca expulsait les jésuites, les religieux, les religieuses et les prêtres étrangers. Cela fait, on appliqua au pied de la lettre la *Loi de la Réforme*. Pour renforcer la cohérence de son action, le gouvernement décida de réformer la Constitution et de la «compléter» par des articles encore plus anticléricaux. A la fin de 1873, les révoltes et mutineries de catholiques contre le gouvernement s'étaient généralisées. Ce dernier était seulement capable de les réprimer avec vigueur pour assister, impuissant, à leur renaissance. Au début de 1874, on se trouvait pratiquement devant une guerre: la guerre des *religioneros*. Pour les insurgés, il n'y avait pas de doute que le gouvernement était devenu protestant. Comme caractère essentiel des futurs mouvements contre-révolutionnaires au Mexique, il faut noter que les catholiques opportunistes qui s'adonnent à la politique, tentent de profiter des soulèvements populaires

catholiques pour négocier un statut politique. Cependant le mouvement paysan se développe en marge de tout parti politique. Il n'y a pas de chefs notables ou de dirigeants charismatiques. C'est seulement le peuple, et lui seul, qui se soulève. Les proclamations des *religioneros* se terminaient par le cri de: «Vive la religion! Mort au mauvais gouvernement!»

La paix «Porfirienne»

La *Guerre des Religioneros* entraîna la chute de la faction la plus radicale des libéraux. La crise fut exploitée par Porfirio Diaz. Porfirio négocia la paix avec le clergé et celle-ci fut assurément providentielle pour l'Eglise: ouverture de nouveaux diocèses, séminaires, collèges, etc… Depuis l'Indépendance, ce fut l'un des moments les plus glorieux pour l'Eglise. Le processus de laïcisation fut freiné et le Mexique redevint une chrétienté.

Retour de la Révolution

Mais la Révolution ne resta pas en repos. Porfirio Diaz avait gelé les lois anticléricales mais celles-ci persistaient dans la législation mexicaine. Au moment où le «Porfirisme» s'essoufflait, le Mexique entra dans une nouvelle période d'instabilité. Depuis lors, les constantes furent toujours les mêmes: les libéraux se lancèrent dans des luttes fratricides pour prendre le pouvoir et au milieu de tout cela, les catholiques essayèrent de survivre. Madero, Huerta, Carranza, Juarez sont des noms qui apportèrent au Mexique : révolutions, instabilité et guerres civiles.

Tout ce processus déboucha sur la présidence du général Obregon et le gouvernement de Plutarco Elias Calles, pendant le mandat duquel se développa la guerre contre les *Cristeros*. Celle-ci fut une riposte émanant davantage du peuple catholique, face à l'oppression révolutionnaire et face à l'abaissement systématique de la religion catholique, que de la société civile.

Les *Cristeros* représentaient l'aspiration essentielle du peuple catholique confronté à la Révolution: combattre pour l'implantation du Règne social de Jésus-Christ.

L'Etat contre l'Eglise

Par Juan José Corva



Tabernacle vide d'une paroisse de Jalisco. Un panneau annonce : Il n'est pas ici!.

Au commencement du XXème siècle, la Révolution mexicaine pouvait se considérer comme ayant vaincu et dominant l'Etat. Elle contrôlait tous les ressorts du pouvoir, surtout l'armée, et elle désirait imposer un nouvel ordre moderne purement jacobin. L'Eglise, de son côté, commençait une ère de fertiles évangélisations. La dévotion au Cœur Sacré de Jésus, l'espérance du règne social du Christ, la dévotion eucharistique, tout particulièrement « l'Adoration Nocturne », développaient leurs racines dans le cœur du peuple et des fidèles.

Le 6 janvier 1914, le Mexique avait été consacré au Cœur Sacré de Jésus, le proclamant Roi du Mexique. Les révolutionnaires constitutionnalistes virent dans cette consécration, un affront et un péril pour leurs intérêts. Ce renouveau catholique allait atteindre son apogée en la fête du Christ-Roi le 11 décembre 1925, instaurée en même temps que la publication de l'encyclique *Quas primas*.

La croissance de l'Eglise, dans ces années-là, contrasta avec les politiques menées par Carranza et Obregon, tendant à faciliter l'implantation de pasteurs protestants au Mexique. Cette volonté de protestantiser le Mexique coïncidait, paradoxalement, avec un effort de laïcisation de la société, à base d'éducation rationaliste et révolutionnaire. Le catholicisme, commençant à s'organiser sur le plan social, désirait montrer à la société sa propre vitalité. Depuis 1923, on caressait l'idée de célébrer un *Congrès National Eucharistique*. Les pourparlers pour l'organiser conduisirent à d'importantes frictions avec le pouvoir politique.

Le Congrès Eucharistique

En octobre 1924, se tint dans la capitale mexicaine le Congrès National Eucharistique. Le gouvernement se sentit provoqué sur son propre terrain. L'Eglise faisait montre de sa capacité de mobilisation. Un nombre immense de catholiques accoururent vers la capitale.



Comité épiscopal mexicain. Ce comité acceptera la suspension du culte décrété par Calles.

Les derniers mots du Congrès furent : « *Anges saints, qui avez reçu dans des calices précieux le Sang qui jaillit de ces plaies, ne les remplissez pas à plein bord ! Laissez de la place pour notre sang ! Nous voulons, comme le grand Saint Paul, compléter par nos tribulations ce qui manque à la Passion du Christ, pour que le Mexique, l'enfant chéri de Marie de Guadalupe, soit aussi le soldat le plus vaillant du Roi mort qui règne vivant.* » Ces paroles furent suffisantes pour que le gouvernement considère le Congrès comme subversif, ordonnant sa suppression immédiate. Les relations entre l'Eglise et l'Etat se détérioraient. La turbulente vie politique mexicaine conduisit maints dirigeants révolutionnaires à chercher avec l'Eglise des alliances pour s'opposer à d'autres factions. Cependant, l'Eglise maintenait une indépendance politique évidente… et attendait son heure.

Le schisme

En 1925, le gouvernement révolutionnaire du Mexique, devant l'impossibilité de soumettre l'Eglise à sa volonté, décida de créer une église nationale mexicaine, séparée de Rome, et dans laquelle le pouvoir politique pourrait choisir les évêques. Ce fut ce qui a été appelé l'*Eglise Catholique Apostolique Mexicaine*. Calles, déjà au pouvoir, mit à la disposition des rares prêtres schismatiques qui le rejoingnirent la force de l'Etat. On ferma les églises et on expulsa les prêtres légitimes.

Le père Joaquín Pérez fut nommé patriarche de cette *église* nouvelle. Les arguments pour justifier ce schisme ne sont pas différents d'autres qu'on a pu avancer tout au long de l'histoire. On se référa



Groupe de femmes détenues pour avoir appartenu à « l'Adoration Nocturne »

à l'église primitive, aux églises acéphales, à la continuité du dogme, etc… Fallacieuses raisons pour affaiblir l'Eglise et la livrer à l'Etat.

Calles : centralisateur et anticlérical

Plutarco Elias Calles fut un homme d'Etat pleinement moderne au sens le plus péjoratif du mot. Il gouverna le Mexique, directement ou indirectement de 1924 à 1935. Son élimination par Carranza n'a pas beaucoup d'importance puisque son œuvre fut poursuivie jusqu'à nos jours. L'actuel P.R.I est la continuation du *Parti National Révolutionnaire* qu'il édifia et imposa comme parti unique.


Plutarco Elias Calles

Il centralisa l'Etat en le faisant triompher de toutes les forces centrifuges. Il créa une armée moderne soumettant les généraux révolutionnaires toujours aussi turbulents. Par sa législation, il centralisa l'Etat mexicain, supprimant les lois des différents états fédéraux. Il développa une bureaucratie moderne et l'imposa à tout le territoire, de même que l'organisation du Trésor Public. Pendant son mandat furent entrepris les grands travaux publics de l'Etat, etc…

La création d'un *Leviathan* mexicain ne pouvait qu'entrer en conflit avec l'Eglise qu'il essaya également de soumettre. Par divers arrêtés contre la religion, il devint un moderne Néron. En 1926, il aggrava les lois anticléricales de 1917 et les fit exécuter avec toute la rigueur possible. Le 1er septembre 1926, il annonça au Congrès Eucharistique que 129 collèges catholiques et 29 églises avaient été fermés, précisant que ce n'était qu'un début.


Des pompiers et des policiers disloquent une manifestation catholique en février 1926.

Il expulsa les religieux catholiques étrangers, dans le même temps qu'il ouvrait la voie aux pasteurs méthodistes nord-américains. Il rompit avec toutes les règles diplomatiques en expulsant trois délégués apostoliques du Saint-Siège : Monseigneur Filippi, Monseigneur Cimimo et Monseigneur Caruana. Dans son entourage on se vantait d'avoir tué plus de 50 prêtres.

L'action sociale de l'Eglise

Mais l'Eglise ne demeurait pas inactive. Des comités de l'*Action Catholique* et de la *Confédération Nationale Catholique du Travail* jaillit l'*Union Populaire*. Le fondateur en fut Anacleto Gonzalez Florès. Il s'inspira des projets du Père Bergoënd, fondateur de l'*Action Catholique*, et de la politique du catholique Windthorst, ainsi que de l'œuvre sociale de Monseigneur W. von Ketteler, évêque de Mayence, tous deux contre Bismark. Léon XIII et Albert de Mun, avec le christianisme social, peuvent être considérés comme d'autres figures inspiratrices de ce mouvement. *L'Union populaire* joua un rôle fondamental dans l'Ouest mexicain pour l'organisation de la rébellion des *Cristeros*. Sa feuille volante *Gladium* tirait à 100 000 exemplaires. Sa structure était très simple et peu bureaucratique, dirigée par des chefs, hommes et femmes issus du prolétariat et de la paysannerie.

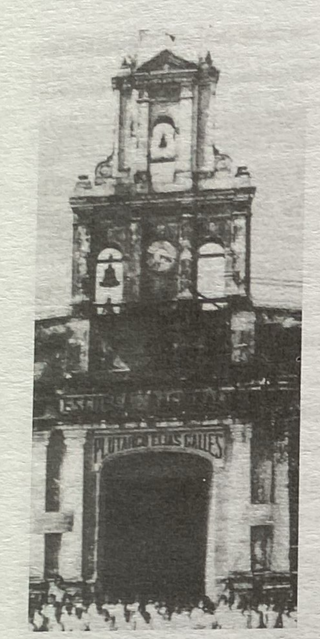
Depuis le début du siècle, l'Eglise comportait un nombre important de syndicats catholiques : les *Cercles Ouvriers Catholiques* qui s'employèrent à organiser l'épargne ouvrière par l'intermédiaire de la Caisse de solidarité, à catéchiser le prolétariat et à lutter contre le jeu et l'alcool. En 1913 fut organisé un *Grand Congrès Ouvrier* où, bien avant les mouvements révolutionnaires, on demandait et on étudiait toute une série de réformes pour garantir la dignité du travailleur : salaire minimum, protection des femmes, participation aux bénéfices, etc… Les conflits entre le syndicalisme révolutionnaire et le syndicalisme catholique furent fréquents et firent de nombreuses victimes. Tout cela était le signe d'un climat de perpétuel conflit qui tendrait à s'envenimer.


Manifestation catholique à Chihuahua.

L'intense activité sociale des catholiques ne pouvait pas ne pas évoluer en activité politique. Aussi, en 1925, fut fondée la *Ligue Nationale de Défense Religieuse*, dont le but principal était la lutte politique.

La lutte politique

L'ancien *Parti Catholique National*, qui, pendant des années avait essayé de représenter les intérêts catholiques, s'était seulement borné à collaborer aux gouvernements révolutionnaires au sein d'un régime parlementaire.



Eglise transformée en Ecole rationaliste «Plutarco Elias Calles».

Maintenant, le prodigieux développement des mouvements sociaux de l'Eglise conduisait à voir dans la politique une résistance non violente face au régime révolutionnaire.

La Ligue réunissait, quand elle fut fondée, des associations aussi hétérogènes que les *Chevaliers de Colomb*, les *Dames Catholiques*, la *Congrégation Mariale des jeunes*, l'*Adoration Nocturne*, la *Fédération Archidiocésaine du Travail*, la *Confédération Nationale du Travail*, et l'*Action Catholique des jeunes mexicains*.

La haute bourgeoisie catholique ne s'intégrait pas au projet, car elle se sentait bien au sein du régime mexicain. Cependant, cette même Ligue, à la différence de l'*Union Populaire,* recrutait ses membres parmi les classes moyennes des villes. Le militantisme se concentrait surtout dans les grandes cités. Quand le conflit avec l'Etat éclata et que fut prise la décision de la lutte armée, son organisation fut pratiquement inefficace et n'apporta rien au mouvement *Cristero* sauf la nomination d'un chef, le général Gorostieta et l'ordre du soulèvement. Bien plus, elle fut un obstacle à une organisation efficace des *Cristeros* et à l'appui économique qu'ils espéraient de la part des villes.

Avant le soulèvement des *Cristeros*, la Ligue avait opté pour la lutte politique. Elle parvint à recevoir deux millions de signatures pour appuyer un *mémorandum* au Congrès dans le but de faire abroger les dispositions constitutionnelles anticatholiques. En janvier 1926, le quotidien *El Universal* publia un article d'un évêque critiquant les



Manifestation catholique à Tototlan, province de Jalisco, le 31 juillet 1926, jour de la suspension du culte. On peut lire une pancarte portant une citation de Juan Vasquez de Mella.

articles 3, 5, 27 et 130 de la Constitution comme anticléricaux. Le gouvernement trouva l'excuse idéale pour répondre à la «provocation» en décrétant la fermeture d'écoles catholiques et de couvents et en imposant un nombre limité de prêtres pour chaque état. Le 14 juin, fut approuvé le décret qui fut appelé *loi Calles*, laquelle développait l'article 130 de la Constitution, avec, comme conséquence, la suppression du culte catholique pour le 31 juillet 1926.

La Ligue proclama le *boycott* économique du gouvernement Calles. Des manifestations de protestation et des séditions se succédèrent à travers tout le pays. Quelques prélats, groupés dans ce qu'on appella le Comité Episcopal, approuvèrent la suspension du culte. Le peuple catholique commença à se sentir abandonné par sa propre hiérarchie et une guerre civile apparut à l'horizon. Ce fut la *Guerre des Cristeros* dans laquelle le peuple catholique dut lutter pour la religion sans autre appui que celui de Dieu et face à tous les pouvoirs.



Armes des mutins.



Des catholiques arrêtés à Sagrario de Guadalajara pendant la mutinerie du 3 août 1926.

Cristeros de Durango, dans la Sierra de Michis

La guerre des *Cristeros*

Par Alfonso C. Amaritriain

L'épiscopat mexicain annonça que le culte public cesserait après le 31 juillet 1926. Devant les tensions qui se développaient à mesure qu'approchait la date fatidique, les évêques déclarèrent que l'Eglise ne pouvait accepter un soulèvement armé qui « prétendait mettre la religion au service d'un certain parti politique ». Mais les évêques se trompaient; le peuple catholique du Mexique ne se soulevait pas en faveur d'un parti politique, il se levait pour défendre tout simplement la seule vraie religion.

Inattendu

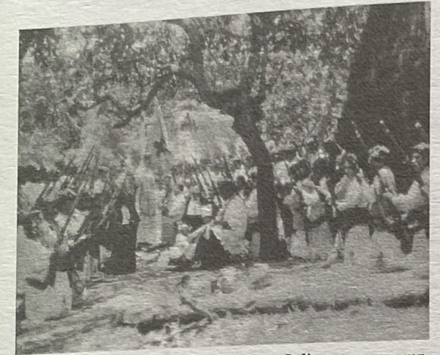
Ni le gouvernement anticlérical, ni l'Eglise n'avait envisagé la possibilité d'un soulèvement armé de grande ampleur. En tous cas, pour le 31 juillet on n'attendait que de petits sursauts de violence. Le président du Mexique croyait que les catholiques se réduisaient à des bigotes et des vieillards. Il avait donné des ordres pour réprimer toute tentative de s'opposer à la suppression du culte. Deux jours auparavant, à Puebla, on fusilla le vieillard José Garcia Farfan dont le crime fut d'apposer dans sa boutique un panneau qui proclamait: *Vive le Christ Roi!* En août 1926 les fonctionnaires chargés de faire l'inventaire des églises, exaspèrent le peuple. De nombreux villages, des pèlerinages sortaient constamment pour se rendre aux lieux de cultes où on disait des rosaires, où on chantait des hymnes en l'honneur de la Vierge de Guadalupe et où on acclamait le Christ Roi. Dans toutes ces manifestations, on ne parlait que de prendre les armes. Dans certains villages, comme celui de Cocula (état de Jalisco), 100 femmes gardaient en permanence l'église à l'intérieur, pendant que 150 hommes veillaient à l'extérieur.

Le général Enrique Gorostieta, chef suprême des Cristeros.



Les premiers soulèvements

Les affrontements entre catholiques et représentants du pouvoir se succédèrent et de ces chocs naquit la guerre. Le 31 juillet à Oaxaca débuta un soulèvement. Le 2 août ce fut à Acambaro. Le 3 août, un combat eu lieu à Guadalajara, au sanc-



Messe de campagne au sud de Jalisco, au camp « La Tetilla », célébrée par le Père Florencio Plasencia. Les troupes sont celles du général Esteban Cara.

tuaire de Notre-Dame de Guadalupe. La rumeur avait couru que le gouvernement se préparait à occuper le sanctuaire. Une multitude de catholiques accoururent pour le protéger, s'enfermant à l'intérieur de ses murs. Le 3 août, l'armée intervint contre d'innombrables voisins qui accoururent armés de couteaux et de bâtons. Après une journée de combats de rue, l'armée parvint à obtenir la reddition du sanctuaire.

Un peuple sans armes

Pendant le mois d'août se déclarèrent six soulèvements d'origine et de fortune diverses. Le premier eut lieu à Cocula quand les femmes s'ameutèrent contre les fonctionnaires qu'elles soupçonnaient d'aller arrêter le curé. Les cloches firent accourir plusieurs milliers de personnes face aux quelque 35 soldats fédéraux qui ne purent rien faire. Le peuple resta deux mois sans autorités et se prépara pour le soulèvement *Cristero*. D'autres soulèvements furent empêchés in extremis grâce à des exécutions sommaires de chefs potentiels.

De septembre à décembre, les soulèvements se succèdèrent chaque fois plus importants. A Penjamo, le vieux maire leva 1 500 personnes de tous âges et sexes sans autres armes que des pierres, des bâtons et des frondes. Ils exterminèrent la garnison mais la pression de l'armée les contraignit à se disperser.

Dans presque tous les cas c'était toujours la même chose. Un peuple sans armes, sans préparation, avec seulement sa volonté et sa foi, s'opposait à une armée régulière, bien préparée. Les soulèvements ne pouvaient durer longtemps mais ils constituaient un petit feu qui s'étendait : les correspondance des militaires, durant ces mois, informaient régulièrement qu'il n'y avait pas de problèmes dans leurs zones respectives. Dans des villages comme Santiago Bayacora, aux portes de Durango, la population combattait, et, avant l'arrivée des renforts gouvernementaux, toutes les familles s'enfuyaient dans les montagnes, abandonnant complètement les lieux. Ce sont là les premières caractéristiques de cette guerre : tout un peuple au combat ; hommes, enfants et femmes prêts à tout. A Durango, la guerre coûtera au gouvernement cinq régiments et plusieurs généraux.



Troupes du colonel Manuel Ramirez Oliva, sur les hauteurs de Jalisco.

Des dizaines de soulèvements continuèrent à se produire en septembre. Les troupes des *Cristeros* enregistrèrent leurs premières victoires, mais ne purent les mettre à profit par manque de munitions. Le gouvernement accentua les représailles et nia effrontément devant l'opinion publique qu'il existait une guerre à l'état latent. De fait l'*Union Populaire* n'avait pas encore officiellement déclaré la guerre et n'était pas entrée dans la clandestinité.

Cependant les soulèvements victorieux continuèrent et la réalité s'imposa. La pression du peuple était constante, la guerre devient plus proche. Des 118 municipalités de l'Etat de Jalisco, 20 se levèrent d'abord en armes. La Ligue fit passer la consigne d'un soulèvement armé général pour le 1er janvier 1927 (c'est pratiquement tout ce qu'elle fit pendant cette guerre). Dans le même temps, le gouvernement, effrayé, commettait une erreur stratégique : il commença à incarcérer des prêtres suspects, à désarmer les milices de défense, à ré-quisitionner les armes et les chevaux et à implanter des garnisons. Le peuple finit par se convaincre qu'il devenait nécessaire de rejoindre le soulèvement des *Cristeros*.



Carte des premiers soulèvements cristeros.

La guerre explose

Dans les premiers jours de janvier 1927, toute la zone contrôlée par l'*Union populaire*, à savoir l'Etat de Jalisco et les états limitrophes, prit les armes. Il serait trop long de décrire les innombrables soulèvements qui se succédèrent dans des centaines d'agglomérations, dans tous les états mexicains. Des groupes de cinquante, cent, deux cents, trois cents hommes avec peu d'armes et déterminés à mourir pour leur foi. Partout apparurent des chefs naturels, des hommes honorables, qui prirent la tête du mouvement. Plusieurs mois après les premiers soulèvements se dessinaient des guérillas constantes. Les hommes s'équipèrent progressivement, et se plièrent à une discipline. A la fin de 1927, 20 000 *Cristeros* contrôlaient des états entiers du Mexique. L'armée fédérale fut impuissante à réduire cette armée des soldats du Christ-Roi. L'appui total du peuple empêchait que des opérations militaires fussent efficaces. Les *Cristeros,* protégés et informés par les autochtones, améliorèrent l'efficacité de leur tactique de guérilla.



Cadavres des libérateurs à Aguascalientes. Ceux des deux premières files moururent au combat. Ceux de la dernière file ont été fusillés.

L'armée fédérale était composée en 1927 de 79 756 hommes, plus les milices locales, lesquelles étaient armées pour combattre les *Cristeros*, qui a leur apogée, arrivèrent à grouper 18 200 hommes. Le gouvernement put compter sur 5 000 hommes de troupe et 3 700 policiers ruraux. De plus, l'aide nord-américaine ne manqua pas, fournissant des bataillons et du matériel à l'armée fédérale.

Tactiques fédérales

L'armée fédérale fut aidé par l'appui de l'Etat (qui lui consacrait la majeure partie de son budget), les fabriques d'armement, 14 000 officiers, des instructeurs américains, de l'artillerie et de l'aviation. Celle-ci effraya au début les paysans *Cristeros* qui n'avaient jamais vu un avion. Mais elle fut tout à fait inefficace dans les missions de reconnaissance et de bombardements des positions adverses. Elle arriva à utiliser jusqu'à 57 avions.

L'infanterie fut, elle aussi, inefficace et était utilisée simplement dans les garnisons ou à la protection des lignes ferroviaires. Quant à la cavalerie, elle fut inférieure à celle des *Cristeros* qui se caractérisait par ses habiles cavaliers aux mouvements très rapides et connaissant parfaitement le terrain.



Forces du général Degollado et du général Cuevas en formation.

Aidée par les Nord-américains, l'armée fédérale utilisa la tactique des « concentrations », utilisée par Weyler dans la guerre de Cuba. C'était une tactique aussi simple que cruelle. On délimitait un périmètre et on informait les populations qu'elles avaient à le quitter. On y concentrait des soldats qui volaient tout le grain et les troupeaux. Ce qui ne pouvait être transporté était détruit. Enfin, la tactique de la terre brûlée. Celui qui se montrait dans le périmètre délimité était fusillé sans pitié. Caractéristique à noter : l'armée fédérale ne faisait pas de prisonniers ; ils étaient interrogés puis fusillés.

Gorostieta, chef *Cristero*

La coalition nord-américaine avait noté l'absence de chef suprême chez les *Cristeros*. La Ligue, abandonnant l'espoir de pouvoir diriger le mouvement *Cristero*, chercha à nommer un « chef » obéissant aux politiques et ayant une expérience militaire. La personne choisie fut le général Enrique Gorostieta, un vieux héros militaire. Le futur chef des *Cristeros* est tout un personnage. C'était un ancien libéral, au sens que ce mot avait dix ans auparavant. Agnostique, lassé de ses vieux compagnons révolutionnaires, il était redevenu civil, mais s'ennuyait dans cette condition. Pour finir, il décida de « se vendre » à la Ligue comme mercenaire. Pour de l'argent, par vengeance envers ses anciens compagnons généraux et pour se divertir, telles furent ses motivations initiales. Cependant, la vie au milieu des *Cristeros* l'amena à se convertir. On peut affirmer que ce fut lui qui comprit vraiment les *Cristeros*, les reconnaissant comme les meilleurs soldats qu'il ait jamais eu. Il affirmait : « *cette cause est sainte et avec de tels défenseurs, il est impossible qu'elle soit perdue* ».

Un signe clair du manque total de coordination entre la Ligue et les *Cristeros* fut le fait qu'il faudra attendre plus de deux mois avant que Gorostieta puisse rencontrer les premiers *Cristeros*. Après avoir été nommé, il entreprit



Le général cristero Rodolfo Gallegos et son état-major.

un impressionnant travail d'organisation, de coordination, d'équipement et d'instruction des «guerilleros». Son travail ne fut pas inutile. En quelques mois six états tombaient aux mains des *Cristeros* : Jalisco, Nayarit, Aguascalientes, Zacatecas, Queretaro et Guanajuato ; Gorostieta devint le chef de l'insurrection et se libéra de l'inefficace direction de la Ligue.

La grande offensive

Au début de mars, les généraux Manzo et Escobar se révoltèrent contre le gouvernement de Calles et de Portes Gil. Les affrontements entre les généraux révolutionnaires furent mis à profit par les *Cristeros* qui entreprirent une grande offensive dans l'ouest mexicain. Pour la première fois le secrétaire à la Défense, Joaquin Amaro, reconnut officiellement l'ampleur du conflit et la nécessité d'arriver à un accord avec l'Eglise. La situation pour les fédéraux commençait à être désespérée. Les victoires succédaient aux victoires dans le camp *Cristero*. On en arrivait à compter plus de 50 000 *Cristeros* organisés à travers tout le pays. Ils étaient capables d'entrer dans presque toutes les villes, où étaient célébrées des messes d'action de grâce.

Les généraux cristeros José Gomez et Maximiliano Vigueras, avec quelques uns de leurs hommes et l'étendard de la Vierge de Guadalupe.

L'armée fédérale se retirait et laissait des zones entières au gouvernement provisoire des *Cristeros* lequel fut, la plupart du temps, exemplaire. Les zones rurales mettaient bas les armes, et seules les grandes villes et les voies ferrées demeuraient aux mains des fédéraux. Les désertions au sein des troupes fédérales devinrent fréquentes ; en 1928, on dénombrait plus de 28 000 désertions.



Les colonnes d'Alto, province de Zacatecas, commandées par le colonel Vicente Viramontes, au moment d'entrer en action le 6 novembre 1927.

L'armée fédérale concentra toutes ses forces à Guadalajara pour éviter qu'elle ne tombe aux mains des *Cristeros* et pour tenter d'en finir avec eux. Plus de 35 000 soldats furent réunis, mais ce fut inutile. Bientôt on ne pouvait plus payer les soldats ni les fonctionnaires. Le reste du Mexique resta à la merci des nombreux soulèvements *Cristeros*. La fin du conflit parut n'être qu'une question de mois. Le gouvernement, dans une dernière tentative désespérée, se rapprocha de l'Eglise afin d'engager des pourparlers de ce qu'on appella « les accords » à seule fin d'éviter la déroute.

La fausse paix

Le gouvernement fédéral révolutionnaire négocia avec les autorités ecclésiastiques, acceptant la reprise du culte catholique. De cette façon, il se proposait de démanteler le mouvement *Cristero*. Les chefs *Cristeros* durent accepter ces mauvais «arrangements» qui, au mépris de leurs partisans, les obligeaient à déposer les armes. Les églises se rouvrirent, mais ce faisant, on perdait l'occasion d'en finir avec la Révolution.

Les lois anticléricales demeuraient sans application, mais n'étaient pas abrogées alors qu'en revanche le peuple était désarmé. Tant de souffrances pour une fausse paix qui ne servirait à rien !

Les « accords »

Les *Cristeros* trahis



Des évêques, des religieux et des hommes politiques au moment de signer les « accords »

Les « accords » qui mirent fin à la guerre des *Cristeros*, et qui furent contestés, mettent en relief le caractère du combat et l'héroïsme des *Cristeros*. Mais il faut remonter à l'origine du mouvement *Cristero* pour comprendre la signification des « accords ».

Seuls contre l'Etat

En premier lieu, les *Cristeros* ne se soulevèrent pas en obéissant aux ordres de leurs évêques. Ce n'était pas nécessaire. Les soulèvements *Cristeros* se produisirent de manière spontanée, en cascades, provoqués par les



Catholiques déportés aux îles Marie, à leur retour de prison, à la gare de Guadalajara, le 7 juillet 1929.

persécutions décrétées par le gouvernement contre l'Eglise et le clergé. De fait, au cours de l'été 1926, le Saint Siège ordonna que *« les prêtres s'abstiennent d'aider, matériellement ou moralement, la révolution armée »* : la diplomatie vaticane optait pour la voie de la négociation avec le gouvernement mexicain, parce que l'insurrection armée était considérée comme un obstacle perturbateur. D'un autre côté, il est certain que quelques évêques n'hésitèrent pas à offrir leur appui aux *Cristeros* ; mais il est vrai aussi que ces derniers furent une minorité et que le clergé, pour sa part, imposa une politique sinon hostile, tout au moins indifférente que les évêques favorables aux *Cristeros* durent accepter les accords, par obéissance, non sans rage et sans honte.

Il faut souligner que, à l'intérieur du clergé, la minorité qui appuya les insurgés (ces «pugnaces», selon le mot de Jean Meyer), empêcha que les *Cristeros* (sur le moment pleins de stupeur et de colère devant l'attitude, pour eux scandaleuse, du clergé) ne devinssent des nouveaux donatistes (1). Cependant, les faits débordaient les calculs des diplomates. Ni le gouvernement mexicain, ni le haut clergé n'avaient pris l'exacte mesure du peuple chrétien. Le conflit s'envenima donc et l'option diplomatique demeura gelée, dans l'espoir d'une situation plus propice.

Tout ou rien

Ensuite vint la guerre qui dura jusqu'en 1929, année où furent conclu, avec l'importante participation de l'ambassadeur nord-américain Morrow, les « accords » entre l'Etat et l'Eglise. La situation militaire était si favorable aux *Cristeros* qu'on peut bien dire que ce fut la période de leur apogée. Après des débuts difficiles et hésitants, le mouvement *Cristero* qui pouvait compter sur un appui quasi unanime de la population, se dressa comme un ennemi invincible par les armes. L'éradication totale de l'insurrection, annoncée d'innombrables fois, s'était révélée impossible. Quand un groupe était anéanti à un endroit, il en surgissait un autre plus important à un autre. De la sorte, Gorostieta et Degollado disposaient dans l'ouest d'une armée de 25 000 hommes, armés et organisés, en plus de l'appui des autorités civiles de la zone.

Dans le reste du pays il y avait 25 000 autres *Cristeros* qui contrôlaient une partie toujours plus importante du territoire. Les fédéraux, exténués et

---

(1) Le donatisme fut un mouvement qui en Berbérie, aux IVème et Vème siècles, vit la révolte des paysans chrétiens contre les riches propriétaires terriens et déboucha sur un christianisme en opposition avec Rome (note du traducteur).

défaits sur le terrain, s'étaient résignés à laisser le pays aux mains des *Cristeros*, se réfugiant dans les villes dont ils firent des places fortes. Malgré cela, les *Cristeros* continuaient à les harceler même dans les centres urbains et on ne pouvait écarter la chute probable de quelques uns d'entre eux. Le gouvernement se trouvait dans une situation précaire; il était aussi difficile, pour les *Cristeros* d'obtenir une victoire, surtout à cause de leurs carences endémiques en munitions, qu'il était évident que le gouvernement, de son côté, n'était pas capable de vaincre les *Cristeros*. C'est dans cette situation sans issue que Calles pencha pour une sortie négociée, à l'évidence davantage par nécessité que par conviction.



Désarmement en colonnes, des troupes de Cristeros, le 14 juillet 1929 à Colón (Etat de Queretaro). Démobilisés, beaucoup attendront la mort dans leur maison.

Les «accords»

Les débuts de la négociation indiquèrent ce qui allait se passer un peu plus tard. Le fait que les «accords» furent obtenus par le groupe du clergé hostile aux *Cristeros* était un mauvais présage. Déjà, en 1928, Monseigneur Orozco avait averti Rome que si celle-ci n'avait pas été contre les *Cristeros*, jamais le gouvernement n'aurait entamé les négociations, alors que Rome demandait que les *Cristeros* ne soient pas inutilement sacrifiés. Paroles prophétiques quant à ce qui allait se passer, au moins pour ce qui concerne le sacrifice, mais celui-ci, en tout cas, ne fut pas inutile. L'accord ultérieur envoyant en exil Monseigneur Orozco n'augurait rien de bon. En tous cas, on ne demanda pas l'opinion de ceux qui avaient versé leur sang. Gorostieta, dans sa lettre aux évêques au sujet des accords, affirmait que «*en vérité, ce ne sont pas les évêques qui peuvent en toute justice revendiquer cette représentation*», pour, un peu plus loin, requérir d'eux «*la force morale qui nous rendrait tout puissants*» et en appelant au «*sang de plus de deux cents prêtres assassinés par nos ennemis*».

Mais les «accords» furent signés et, avec eux, ce fut la joie débordante du peuple devant le rétablissement du culte, mais aussi l'amertume parmi les soldats *Cristeros* qui savaient bien qu'allaient commencer les dernières stations de leur déjà long calvaire. Gorostieta avait admirablement exprimé l'état d'esprit des soldats: «*Chaque fois que la presse nous parle d'un évêque comme d'un éventuel négociateur avec le gouvernement Calles, nous ressentons comme un soufflet en plein visage, d'autant plus douloureux qu'il vient de ceux dont on aurait pu attendre une consolation, un mot d'encouragement pour notre combat ; encouragement et consolation, à part une seule et très honorable exception, que nous n'avons reçus de personne.*» Il ne faut donc pas s'étonner des mots du Père Cruz, à ce moment-là séminariste, au sujet des «accords»: «*Ce fut un brutal et énorme scandale, personne n'en voulait.*»

Désarmés

Mais les *Cristeros*, en bons chrétiens, obéirent et rendirent leurs armes. Les derniers à les déposer le firent à la fin de septembre 1929. Le fait dont rend témoignage l'attaché militaire américain à Mexico est tout à fait significatif du caractère original du combat des *Cristeros*, comparé aux autres soulèvements mexicains: «*On s'attendait à ce que, la guerre religieuse terminée, un grand nombre de Cristeros deviendraient des bandits. Cela n'a pas eu lieu.*»



Monseigneur Pascal Diaz, évêque anti-cristeros, signataire des «accords»

Rapidement, les *Cristeros* purent constater que l'Eglise avait fait une mauvaise négociation et qu'il s'agissait de signer la paix pour désarmer les *Cristeros* et ainsi les éliminer. En 1932, le Pape condamna dans *Acerba Animi* la reprise de la persécution et la violation des accords de 1929. Celle-ci ne surprit pas les *Cristeros*, car, selon les paroles de Aurelio Acevedo, «*nous connaissions bien les révolutionnaires et nous savions qu'ils ne respecteraient jamais (comme ils le firent) une seule des promesses que, vraisemblablement, ils firent aux évêques*». Pour les *Cristeros*, le «modus vivendi» se transforme en «modus moriendi» (2). Une fois désarmés, le gouvernement se livra à l'assassinat systématique et prémédité des *Cristeros* revenus à la vie civile. La boucherie sélective se poursuivit pendant plusieurs années et la plupart des chefs tombèrent. On s'en prit également aux simples soldats ce qui porte le compte macabre à quelque 1 500 victimes. Ainsi davantage de *Cristeros* moururent après la signature des accords que pendant les trois années de guerre ouverte.

(2) «Les raisons de vivre» se transformèrent en «raisons de mourir» (note du traducteur).



La mort de Gorostieta dans une embuscade, le 2 juin 1929, rendit possible la signature des accords auxquels il n'aurait pas consenti et qu'il n'aurait pas respectés.

Echec des accords

L'échec des « accords », avec le recul que le temps nous donne, est évident, tout simplement parce que le gouvernement ne respecta pas ses promesses, comme les *Cristeros* l'avaient prévu. La myopie ou quelque chose de pire, se manifeste au travers des déclarations faites après la signature des « accords » : Monseigneur Guizar en vint à rendre hommage à Portes Gil en le qualifiant de « nouveau Constantin ». La Ligue, avec l'amertume de celui qui voit juste, n'hésita pas à recourir à une sévère citation de Monseigneur Ketteler (3) : « Les plus sanglantes persécutions ont causé moins de mal à l'Eglise que la servilité courtisane des évêques. »

Le Père Arroyo, de son coté, écrivit : « *Ce fut une chose bien triste pour les Cristeros de voir que tout le monde les abandonnait, de voir que les prêtres, pour lesquels ils avaient tant souffert, les anathémisaient comme s'ils fussent des criminels, exigeant d'eux une reddition inconditionnelle, les livraient sans défense aux mains de leurs ennemis, et abandonnaient le triomphe de l'Eglise par les accords de ceux-là même qui avaient le plus besoin de ce triomphe et dont on attendait le moins... En ces jours-là, les chefs durent surtout combattre leur virilité de Cristeros.* »

Conséquences

Les conséquences des accords furent graves. En plus des victimes et de la poursuite de la persécution religieuse, l'archevêque de Durango, Monseigneur Gonzalez Valencia, répondit à Rome, en 1932 au sujet de la situation dans le pays, en affirmant ceci : « *Je pense que les catholiques mexicains ont perdu complètement l'estime traditionnelle qu'ils vouaient à leurs évêques. Et il ne faut pas s'étonner de cela si l'on considère que le comportement très digne de l'épiscopat au début du conflit a subi un changement profond qui a conduit au comportement actuel. Il y a peu de temps, un opuscule imprimé*

---

(3) Monseigneur Ketteler fut un courageux prélat allemand, qui à la fin du XIXème siècle, s'opposa à la politique anticatholique menée par Bismark (« Kulturkampf ») et pour cette raison, fut incarcéré.

circulait, nous a-t-on dit, dans lequel, à l'aide de documents émanant des évêques et du Saint-Siège, la conduite actuelle des évêques était logiquement condamnée. J'avoue que je ne vois pas comment, nous, les évêques, avont pu agir de manière aussi illicite, comment nous avons pu soumettre totalement l'Eglise à l'Etat... Le scandale parmi le clergé et le peuple est grave et l'on peut craindre sérieusement que survienne un schisme, ou que de nombreux catholiques perdent la foi. »

Effectivement, comme fruit de la conduite de ceux qui firent et appuyèrent les « accords », il y eut ceux qui perdirent la foi. Là où l'athéisme, la franc-maçonnerie, le protestantisme, étaient inconnus, apparurent des loges et des sectes qui, selon Acevedo, « font un mal terrible, non par leur propre propagande mais grâce aux très éloquents paradoxes que les accords mirent entre leurs mains : Vous voyez bien, vous qui aimiez et croyiez en vos évêques, comment ils vous récompensèrent ; pendant que vous vous battiez, eux étaient dans leurs beaux palais de l'étranger ; et quand cela leur parut avantageux, ils vous enlevèrent des mains le drapeau qu'eux-mêmes avaient abandonné et ils s'en arrangèrent, prenant congé de vous par un pied de nez. » Mais si les « accords » furent à l'origine de la diffusion des sectes, laquelle perdure dangereusement jusqu'à nos jours, face à cela se dresse le martyr et la conduite des *Cristeros*, grâce auxquels se vérifie une nouvelle fois le fait que le sang des martyrs est une semence de nouveaux chrétiens.

Si, aujourd'hui, nous pouvons parler de la force du christianisme au Mexique, c'est grâce aux *Cristeros*, qui surent rester fidèles à Dieu et à l'Eglise à tous les instants, et jusqu'aux dernières conséquences de leur fidélité.

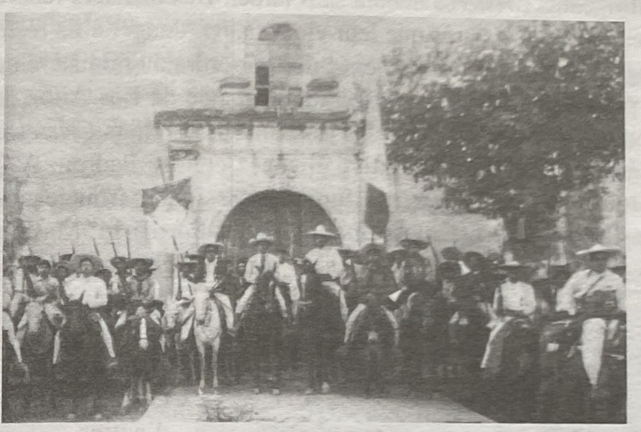




José Gonzalez, colonel Cristero, chef de la zone 2 de l'Etat de Michoacan, avec sa famille, des partisans et un drapeau.

Le second soulèvement des *Cristeros*

Par Jorge Matamala



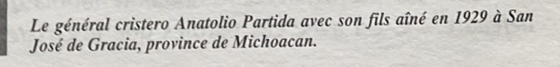
Les chefs cristeros Cisneros et Arcola avec leur troupes.

Les « accords » avaient rendu les prêtres à leur paroisse. Le culte avait repris mais à aucun moment les lois anticléricales n'avaient été supprimées et la situation était toujours précaire. Les chefs *Cristeros* avaient démobilisé une grande partie de leurs troupes mais un calme tendu laissait penser que la Révolution n'avait pas été vaincue.

Les déclarations et écrits de *Cristeros* et de prêtres qui exigeaient l'annulation des lois anticléricales et la réforme de la constitution furent étouffés par la hiérarchie de l'Eglise elle-même.

Poursuite et chasse à l'homme

L'été 1929, les *Cristeros* rentrèrent chez eux, les conditions de paix étaient relativement douces ; seule était exigé le dépôt des armes, dans un lieu déterminé avant 45 jours. Cependant l'armée fédérale se préparait pour une autre guerre possible. Des milliers d'hommes furent réquisitionnés pour la construction de routes afin de pouvoir dépla-



Le général cristero Anatolio Partida avec son fils aîné en 1929 à San José de Gracia, province de Michoacan.

cer rapidement les troupes. Dans tous les bourgs furent implantés des détachements composés d'un capitaine et de 50 hommes.

Mais le pire était à venir. La persécution et l'assassinat systématique des chefs et dirigeants *Cristeros* débuta sans tarder. Des officiers fédéraux informaient ces mêmes *Cristeros* que leur vie serait en danger s'ils restaient dans leur village. La première victime exécutée par ordre du ministère de la Guerre fut le père Aristeo Pedroza, général de brigade de Los Altos, le 3 juillet 1929. Cette exécution fut suivie des assassinats des chefs *Cristeros* de Guanajuato : Luciano Serrano, Primitivo Jimenez et José Padron. A Zacatecas, presque tous les chefs *Cristeros* furent assassinés parmi lesquels Pedro Quintanar (l'un des premiers insurgés) et Portifirio Mallorquin. En décembre, d'autres héros de la première insurrection tombèrent comme les généraux et colonels Vincente Cueva, Lorenzo Arreola, José M. Gutierrez et beaucoup d'autres.



Des indiens cristeros du régiment de Valparaiso avec leurs familles.

La boucherie sélective continua pendant plusieurs années. Non seulement les chefs mais aussi des hommes de troupes furent assassinés. Le 14 février 1930, à San Martin de Bolanos, furent assassinés 50 vétérans *cristeros*. Cette véritable chasse à l'homme fit quelque 1 500 victimes parmi lesquelles 500 chefs, du grade de lieutenant à celui de général.

Les « accords » avaient garanti aux *Cristeros* leur retour à la vie civile. Mais leurs ennemis, les voyant désarmés, les menaçaient constamment. Beaucoup d'entre eux durent fuir aux Etats-Unis, au désert ou se cacher dans une grande ville. Les survivants de Jalisco se réfugièrent à San Luis de Potosi où le général Cedillo les abrita et les protégea.

Nouveaux soulèvements

« *Qui pourra m'empêcher de prendre les armes pour éviter d'être assassiné dans ma propre maison ? Pour le moins qu'on nous permette de nous défendre.* » C'est avec ces paroles que le *Cristero* Florencio Estrada répondait au prêtre qui voulait le rendre à la vie civile. Comme lui, des milliers de *Cristeros* avaient juré, en 1927, de combattre jusqu'à la mort ou jusqu'à la libération complète de l'Eglise. En 1929, ils se sentaient trahis par quelques prélats qui, en vertu d'un devoir de fausse obéissance, les forçaient à rester chez eux, à attendre leurs assassins.

De nouveaux soulèvements ne devaient pas tarder à se produire. En juin 1931, des troubles éclataient aux funérailles du curé de Huatusco (province de Vera Cruz), assassiné par les anticléricaux. En octobre, Tlapacoyan se leva en masse : des hommes, des femmes, des enfants furent poursuivis à travers la sierra de Vera Cruz. Les anciens *Cristeros* se réorganisèrent à Durango et dans la Sierra Gorda. En janvier 1931, des groupes commencèrent à se lever à Durango et Michoan. En février, on signalait la présence de groupes à Jalisco, et en mars, à Morelos. En avril Andres Salazar s'emparait de Colima. Cependant, en mai, le gouvernement contre-attaquait et réduisait l'insurrection à Zacatecas.



Famille de cristeros réfugiée dans des grottes à Colima.

En août les « agrariens », anciens ennemis des *Cristeros*, se joignirent au mouvement naissant. L'été 1932, les zones insurgées étaient la Sierra Gorda, la Sierra de Guanajuato, les régions de Léon, de San Felipe, de San Pedro Piedra Gorda et d'Ocampo. Le gouvernement mexicain ne pouvait se permettre un nouveau conflit et choisit l'option de la guerre sale. La stratégie utilisée consista à désarticuler les soulèvements possibles dans les zones qui avaient peu fourni d'hommes aux *Cristeros* en 1926, comme la sierra de Vera Cruz, et d'éliminer les chefs *Cristeros* qui restaient encore. C'est ainsi que tombèrent Ruben Guizar à Michoacan, les frères Sanchez Zacatecas et de grands organisateurs comme Juan Carpio Ornelas.

En 1933, seul restait dans le maquis Ramon Aguilar. En 1934, les renseignements de l'armée signalaient des soulèvements sans importance au Nord et au Sud de Jalisco et un nouveau à Zacatecas, lesquels furent cruellement réprimés. Contre tout espoir, le mouvement se maintint quelques mois, pratiquement éteint, et, quand plus personne ne s'y attendait, de nouveaux soulèvements se produisirent en octobre et en novembre : Durango, Puebla, Tlaxcala, Vera Cruz et Oaxaca.

Une année cruciale

1935 fut une année cruciale. La seconde levée des *Cristeros* a réuni 7 500 hommes en armes à travers 15 états. Il étaient peu nombreux mais ils se battirent contre toutes les difficultés avec une foi inébranlable. En premier lieu, ils durent faire face aux interdictions de certains évêques. Ils luttèrent contre une armée énorme qui les a trompeusement désarmés. Ils durent s'opposer à certains mouvements mystico-patriotiques fascisants comme les synarchistes, soutenus par les riches propriétaires qui remirent le doute dans l'esprit des paysans. Les continuels petits foyers qui s'allumèrent n'arrivèrent pas à s'étendre parce que l'appui de la hiérarchie ecclésiastique fit défaut, laquelle considérait, malgré tout, les synarchistes d'un bon œil. On tenta de convaincre les paysans que c'était un péché d'appuyer les *Cristeros*.

Cependant, grâce au nouveau soulèvement *cristero*, le gouvernement commença à céder sur les lois anticléricales. A Sonora, en 1935, les indiens Mayas réussirent à obtenir que le gouvernement ouvrît à nouveau les églises et suspendît les lois anticléricales. La paix revint dans la zone. Déjà en 1932, le gouvernement avait annulé les décrets de persécutions après l'insurrection d'Aguilar à Michoacan. Les soulèvements d'Oaxaca et de Colima, en 1936, affranchirent ces régions des lois anticléricales. L'arrêt de l'anticléricalisme sous Cardenas dut beaucoup à ces deux derniers soulèvements.



Manifestation contre l'éducation socialiste en 1937. Grâce aux Cristeros dans les montagnes, le peuple catholique peut revendiquer pour ses droits.

En 1937, plusieurs d'églises étant rouvertes, le peuple cessa d'appuyer les *Cristeros* qui avaient tant risqué pour que le Christ revienne dans les tabernacles. Seuls, quelques vrais titans irréductibles résistaient dans les montagnes. Au nord de Puebla, il y eut des bandes jusqu'en 1938. Dans la province de Durango, jusqu'en 1941.

Les derniers *Cristeros*

Ayant pacifié la plupart des régions, l'armée put concentrer ses efforts sur les ultimes réduits. Les derniers grands chefs tombèrent : Ramon Aguilar, José Velasco, Florencio Estrada, Martin Diaz, Trinitad Mora, David Rodriguez, Lauro Rocha. Seul Enrique Morelos résista à Morelos jusqu'en 1938. L'armée, en 1940, décrèta que la région de Jalisco était définitivement pacifiée. Le dernier *Cristeros*, Federico Vasquez, se rendit à Durango en 1941.

Mais la Révolution ne pouvait permettre à une seule braise de couver. Frederico Vasquez furent assassiné sous le feu croisé de 10 assassins envoyés par le nouveau gouverneur. Il mourut sur le légendaire cheval « El Quelite », en compagnie duquel il avait parcouru les montagnes avec les étendards du Christ-Roi. On a fait des mythes de la vie et de la mort de personnages comme Zapata ou Pancho Villa. Mais la vie et la mort de ces martyrs du Christ-Roi les surpassèrent de loin. Bien que la Révolution se soit chargée de faire en sorte qu'ils restent inconnus.


Lauro Rocha, l'un des derniers Cristeros, avec son état-major à Betania (province de Jalisco).

Officiers cristeros du général Degollado

Femmes *cristeras* (4)

Par Ana Redomir



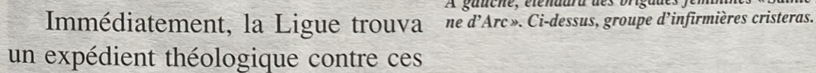
On ne peut comprendre les deux soulèvements *cristeros* sans la coopération totale des femmes. Déjà en août 1926, elles avaient été les premières et les plus décidées au moment de monter la garde dans les églises. Les hommes accoururent seulement pour défendre leurs femmes. Au tout début des soulèvements, les femmes mexicaines déjà, comptaient parmi elles la première martyre, Maria del Carmen Robles, qui mourut en résistant aux propositions malhonnêtes du général Vargas. Le mouvement *Cristero* trouva en elles le soutien irremplaçable sur lequel purent être édifiés les mécanismes nécessaires à la survie. L'aide apportée par les femmes ne se fit pas de manière désordonnée mais avec méthode et en affrontant d'innombrables risques.

Les brigades féminines de Sainte Jeanne d'Arc



A gauche, étendard des brigades féminines «Sainte Jeanne d'Arc». Ci-dessus, groupe d'infirmières cristeras.

Comme nous l'avons déjà expliqué dans l'article l'*Etat contre l'Eglise* (page 10 de ce numéro), l'inefficacité de la *Ligue Nationale de Défense* (où se regroupaient des catholiques urbains) conduisit à la formation de l'*Union Populaire* et plus tard des *Brigades Féminines de Sainte Jeanne d'Arc*.



Immédiatement, la Ligue trouva un expédient théologique contre ces Brigades, les présentant à Rome comme une société secrète. Leur secret n'était pas autre chose que celui d'une organisation de résistance dans un état de guerre. Face à l'incompréhension manifestée par les catholiques

(4) Cristera : féminin de cristero (NDT).


Amparo Mireles, une des fondatrices des Brigades féminines de sainte Jeanne d'Arc. Zapopan, Jalisco.

opportunistes, ces Brigades se sacrifièrent héroïquement pour soutenir tous les besoins des *Cristeros* dans le combat.

Les *Brigades Féminines de Sainte Jeanne d'Arc* furent fondées à Jalisco le 21 janvier 1927. L'Eglise venait de canoniser Sainte Jeanne d'Arc. 17 jeunes filles à Zapopan, province de Jalisco, fondèrent la première *Brigade de Sainte Jeanne d'Arc*. Leur âge s'échelonnait entre 15 et 25 ans et, dans leur majorité, elles étaient toutes célibataires. Elles étaient dirigées par des chefs de l'*Union Populaire* dont l'âge ne dépassait pas 30 ans. Immédiatement, les *Brigades* s'étendirent dans tout le Mexique et arrivèrent à compter plus de 10000 femmes qui s'organisèrent au fur et à mesure. Dans le district fédéral de Mexico, cœur de la Révolution, l'association commença à fonctionner en janvier 1928.

Clandestinité

Les *Brigades Féminines de Sainte Jeanne d'Arc* agirent dans la clandestinité. Elles imposaient à leurs membres un serment d'obéissance et de secret. La structure était hiérarchisée et militaire car elles aidaient surtout les combattants. Parmi leurs fonctions, il y avait celle d'organiser un système de financement, collectant de l'argent parmi les catholiques mexicains. L'achat d'armes et de munitions et leur livraison aux troupes de *Cristeros* étaient aussi leur mission fondamentale. Ce n'était pas simple car elles avaient à lutter contre un embargo décrété par les Etats-Unis, qui interdisait de vendre des armes aux *Cristeros*.

Cependant leur efficacité fut éclatante. Grâce aux *Brigades* et aux ouvriers catholiques de fabriques d'armes, l'approvisionnement en cartouches fut assuré. Les jeunes filles venaient des provinces où elles collectaient les munitions, et elles les transportaient sur les lieux des combats, camouflées dans des gilets spéciaux. Chaque gilet pouvait contenir jusqu'à plus de 500 cartouches. Ce chargement devait franchir de nombreux contrôles avant d'arriver à destination dans les montagnes.


L'assistance aux blessés.


Jeune ménage cristero.

De nouvelles trahisons

Les catholiques opportunistes de la Ligue redoublèrent leurs attaques contre l'organisation des *Brigades*. Au début, la Ligue avait accepté que les *Brigades* soient autonomes. Mais la Ligue désirait les contrôler alors qu'elle-même était incapable de créer une structure semblable. Dénoncées rapidement à Rome, les *Brigades* reçurent des injonctions de la Curie pour que cesse le serment d'obéissance et de secret. Fidèles à l'Eglise, les dirigeants des *Brigades* cessèrent d'exiger un serment ! Le désastre fut inévitable. Les Brigades avaient réussi à tenir en échec le gouvernement mexicain sans que celui-ci ait jamais pu démanteler l'organisation. Cependant, face à la nouvelle situation, elle ne tarda pas à être déstabilisée. L'été 1929, de nombreuses militantes furent arrêtés, détenues et déportées.

Organisation de charité

Les *Brigades Féminines* ne furent pas seulement une organisation militaire mais aussi une structure essentiellement charitable. Les femmes, face aux lois anticléricales, avaient envoyé les hommes dans les montagnes. Elles-mêmes, dans les zones dominées par les *Cristeros*, s'adonnaient à la culture des champs et aux soins domestiques, et elles se chargèrent d'apporter des vivres aux troupes. Dans d'autres cas, les femmes assuraient un support vital en se cachant, avec leurs enfants, dans ces mêmes montagnes où se trouvaient leurs maris. Egalement, furent organisés des services sanitaires, un corps d'infirmières et, le plus important, une structure pour l'enseignement du catéchisme. Les *Brigades* prirent comme base les groupes de catéchistes et ceux de l'*Adoration Nocturne Féminine* et leurs recrues venaient de toutes les couches sociales. Les structures dirigeantes étaient composées, dans 90 % des cas, de simples paysannes.


Groupe de jeunes filles cristeras.

L'esprit Cristero

Par Jorge S. Climent

Etendard cristero portant l'effigie du Sacré Cœur de Jésus.

« La procession sans curés, sans statues sans évêques, sans cierges, était tout simplement formidable. C'était la marche de tout un peuple. »

On chercherait en vain une idéologie *Cristera*, car, au sens moderne du terme, elle n'existait pas. Les *Cristeros* n'avaient pas d'idéologie. Ils ne fondaient pas une structure artificielle concoctée par quelque doctrinaire plus ou moins brillant, dans laquelle la réalité devrait s'inscrire coûte que coûte. Mais cela ne signifiait pas que leurs têtes étaient vides, au contraire, leurs idées et leurs opinions étaient d'un courage surprenant. Ils n'étaient pas les enfants de la modernité mais leur mentalité était à l'évidence pré-moderne, profondément chrétienne. C'est dans ce sens qu'on peut parler d'esprit *Cristero*.

Souvent on a voulu présenter le mouvement *Cristero* dans une perspective moderne : les gens de la « *Ligue* » affirmaient que les *Cristeros* combattaient les « *bolcheviques* » et les révolutionnaires, et les dénonçaient comme des « *gardes blancs* » dirigés par leurs patrons. Cette vision idéologique déformée masquait une vérité beaucoup plus simple et en même temps grandiose. Le paysan mexicain (90 % du pays) ne savait qu'une chose : les soldats arrivaient, fermaient l'église, incarcéraient le curé, fusillaient ceux qui protestaient, pendaient leurs prisonniers, incendiaient l'église et violaient les femmes du peuple mécontent.

Cristeros présentant les armes au Saint-Sacrement, le 3 mars 1929, à Huejuquilla, état de Jalisco.



Sacré-Cœur caché dans les montagnes.

Ces paysans qui aimaient leurs villages, leur églises et leurs prêtres, se soulevèrent tout naturellement, de manière spontanée. A la différence d'autres rébellions paysannes, ce fut un mouvement sans chef, avec un minimum de coordination. Selon le mot de Jean Meyer, la guerre d'un peuple de Macchabés contre ses dirigeants, son Etat, son armée.

La composante religieuse fut donc l'essence même du soulèvement cristero. Ses racines, il faut les chercher dans un christianisme mexicain solidement structuré quant à la foi, fondée sur la pratique dominicale et la fréquentation des sacrements. Et si en Vendée on ne peut ignorer le rôle crucial de l'évangélisation propagée par saint Louis-Marie Grignion de Montfort, dans le mouvement cristero on peut observer également que la foi dont il s'est nourri fut en grande partie le fruit de la seconde vague apostolique au Mexique, à partir de 1860, dans laquelle se distinguèrent les franciscains de Colima et les jésuites de Gran Nayar.

Sebastian Arroyo, capitaine cristero avec son crucifix sur la poitrine.

Le surnom que les fédéraux donnaient aux rebelles, les « Christ-Roi », les *Cristeros*, fut particulièrement justifié étant donné l'essence même du mouvement. Le Mexique fut le premier pays à célébrer la solennité du Christ-Roi en 1914 ; le 11 janvier, les foules crièrent pour la première fois : « *Vive le Christ-Roi !* ». Pour finir, Pie XI instaura en 1925 la fête du Christ-Roi, pour répondre au courant qui avait vu le jour au Mexique et qui marquerait la vie des chrétiens de notre siècle, avec un relief tout particulier dans la Croisade qui,



Manifestation de dévotion au Cœur Sacré. On lit sur la banderole : « Vive le Christ-Roi – Xochimilco vous acclame »

quelques années après, allait se développer dans notre pays (1). Mais pour pénétrer plus avant dans la réalité du mouvement cristero, tournons notre regard vers la manière dont on vivait la foi en cette période.


Chefs cristeros de Alto, Jalisco. Les familles furent la partie essentielle de la vie des Cristeros.

La vie religieuse, pendant l'insurrection, loin de se refroidir par manque de clergé, connut une période particulièrement féconde. Dans les zones contrôlées par les *Cristeros*, les prêtres travaillaient sans entrave ; dans les autres endroits ce furent les laïcs, qui selon l'évêque de Zacatecas,se chargeaient «*de maintenir organisées et ferventes les Associations pieuses, de catéchiser des enfants, de promouvoir les actes du culte divin, de célébrer avec une solennité inaccoutumée les grandes fêtes liturgiques comme celle du "Corps du Christ"*» .

Dans chaque maison, il y avait un autel du Sacré Cœur et, la nuit, les gens se réunissaient dans l'église pour réciter le Rosaire. La messe était l'événement essentiel, car l'eucharistie était ce qui donnait tout son sens à la lutte entreprise: messe quotidienne, messe d'action de grâces après une victoire, messe pour le repos de l'âme des défunts, messe solennelle pour les troupes à laquelle assistaient les populations et pendant laquelle les soldats rendaient hommage au Saint-Sacrement, solennités extraordinaires de la Semaine Sainte, vécues avec une nouvelle ferveur dans la pratique concrète de la Passion, grandes fêtes eucharistiques et christologiques, la plus importante étant le Christ-Roi (Jean Meyer). Dans le campement des *Cristeros*, quand cela était possible, le Très-Saint Sacrement était exposé et les soldats pratiquaient l'adoration perpétuelle.

Le Révérend P. J.M. Martinez et le colonel José Gonzalez, chef de la 2ème zone de l'état de Michoacan. Le clergé fidèle apporta son concours aux troupes des Cristeros.



(1) L'auteur parle de l'Espagne et de son mouvement nationaliste et catholique des années 30.

La foi du peuple mexicain se maintint de la sorte toujours aussi forte, tout au long du conflit. L'affluence des fidèles à la Basilique de la Vierge de Guadalupe fut même supérieure à celle des années antérieures. Selon les mots d'un chroniqueur de l'époque: «*La procession sans curé, sans statut, sans évêque, sans cierge, était tout simplement formidable. C'était la marche de tout un peuple*».

Ce mouvement porte évidemment les caractéristiques du martyre. Il existe dans les écrits et les témoignages une claire vocation au martyre, considéré comme une grâce («*Il faut profiter de l'heure présente où le ciel n'est pas cher*»), comme un rachat pour les péchés commis, comme une collaboration à l'avènement du Règne du Christ. La prière composée par Anacleto Gonzalez Flores inspire le respect, cette prière qui se termine par les mots suivants: «*Sainte Mère de Guadalupe! assiste dans son agonie ce pauvre pécheur. Accorde-moi que mon dernier cri sur la terre et mon premier cantique dans le ciel soit: Vive le Christ Roi!*».

Vouloir ignorer la dimension essentiellement religieuse du mouvement cristero suppose un effort surhumain pour s'aveugler délibérément.

Comme il faut être également aveugle pour attribuer la conduite des *Cristeros* à leur ignorance. Si, souvent, nous trouvons des chefs analphabètes qui doivent dicter leurs ordres et leurs discours, le mythe de leur ignorance s'évanouit en étudiant les contenus de ces derniers. On y découvre des réminiscences du Moyen Âge et de la Renaissance, produits d'une culture orale très enracinée, qui va du catéchisme du Père Ripalda jusqu'aux livres de chevalerie. Cette culture, fermement fondée sur la connaissance de la Bible, faisait que, par exemple, Jeanne d'Arc ou Charlemagne et les douze Pairs de France (dans lesquels Ezequiel Mendoza voyait la préfiguration du mouvement cristero) furent des personnages familiers au paysan mexicain. La lecture, faite à voix haute par ceux qui savaient lire, et les représentations théâtrales étaient les véhicules de cette culture.

Le paysan ignorant et fanatique s'évanouit laissant apparaître un homme

simple à la foi profonde et à la culture surprenante. Aurelio Acevedo, autre chef *cristero*, affirmait : « *Je suis fier d'être un* ranchero* *parce que cette condition est toujours exempte des politicailleries, des magouilles et des bassesses des citadins. La manière d'être des* rancheros *est étrangère à l'hypocrisie et à la duplicité de la politique telle qu'elle se pratique dans les villes.* »

En examinant la mentalité des *Cristeros*, nous voyons que l'image qu'ils avaient du gouvernement était unanime : le gouvernement de Calles était perçu comme persécuteur de l'Eglise, persécuteur parce que protestant et franc-maçon. Que le gouvernement ait été dominé par la maçonnerie la plus anticléricale et la plus sectaire, c'était quelque chose dont personne ne doutait ni ne doute encore. Quant à l'épithète protestant, ce terme recouvrait aussi bien la promotion par le gouvernement des sectes venues du nord du Rio Grande pour affaiblir l'Eglise, que le fait indéniable que les Etats-Unis soutenaient et aidaient ce gouvernement. Il faut savoir que les Etats-Unis étaient l'ennemi qui avait envahi le pays, annexant d'importantes régions mexicaines en 1848, événement qui perdurait dans la mémoire collective mexicaine. De là, la conscience qu'il existait aussi un fondement patriotique à leur lutte éminemment religieuse. De fait le drapeau tricolore frappé de la Vierge de Guadalupe était brandi par les *Cristeros*, alors que l'armée fédérale arborait seulement des drapeaux rouges et noirs.

Quant au rapport de la rébellion *Cristera* avec les autres rébellions paysannes, nous pensons avoir souligné suffisamment sa singularité. Dans tous les cas, les paysans qui avaient été aux ordres de chefs révolutionnaires, et qui restèrent de nombreuses années démobilisés, reprirent à nouveau les armes, non pour des terres mais pour quelque chose de mieux, pour le Christ même. Selon l'énorme travail sur le terrain accompli par l'historien Jean Meyer, une grande majorité de *Cristeros* pensait que Zapata fut un ami des paysans et que, s'il avait vécu, il aurait été *Cristero*. L'opinion en ce qui concerne Villa est identique, bien qu'une minorité pense qu'il fut un grand bandit. C'est logique car tous deux étaient aussi des chefs paysans et partageaient la foi des *Cristeros*.

Un autre point à considérer : ce furent les relations des *Cristeros* avec le mouvement « synarchiste », présenté par certains comme la continuation du courant *Cristero*, considéré comme une « garde blanche » commandée par les évêques et leurs alliés riches propriétaires. Pour ce qui est de cette question on constate un fait : les anciens *Cristeros* ne devinrent pas « synarchistes » dix ans plus tard. En fait, ils manifestaient une grande aversion pour ce mouvement fascisant, trouvant son origine dans les classes moyennes. Aurelio Acevedo en arrive à affirmer, exprimant l'opinion de la majorité, que ce mouvement fut « *inventé dans le but précis d'en finir avec l'esprit cristero* ». Indépendamment de la véracité de cette thèse, il semble clair que le « synarchisme » fut un mouvement idéologique né de la modernité, alors que le mouvement cristero fut une réaction populaire pré-moderne qui s'est nourrie de la religiosité vivante de ceux qu'on pourrait appeler les derniers vestiges de la Chrétienté.

(*) au Mexique = agriculteur-éleveur.

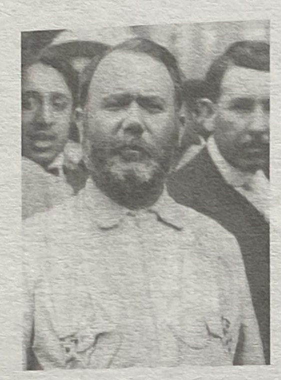
Mouvement religieux dans son essence, le mouvement cristero fut aussi patriotique. Ses trois amours, Dieu, Patrie, Famille conservent un parallélisme avec les autres mouvements de résistance à la modernité anti-chrétienne. Face à la peur due à l'importance de l'insurrection, on a fourni diverses excuses : ignorance, fanatisme, aliénation des paysans, etc… Ne pouvant pas les intégrer par l'idéologie, l'historien de la Révolution mexicaine a choisi de les passer sous silence, en arrivant à nier l'évidence. Une évidence qui ne peut plus être tue puisque la grandeur de l'épopée et le sang de ses martyrs constituent un témoignage d'une luminosité aveuglante.

Reliquaire cristero.



Révolution, protestantisme et maçonnerie au Mexique

Par Juan Diaz Fernandez



Le général Obregon.

Le Mexique a eu une longue tradition anticléricale qui s'est propagée dans des couches bien précises des élites, tout particulièrement créoles. De même que les espagnols francisés se sentaient complexés par la tradition catholique de l'Espagne et voyaient dans le modèle français la solution à « tant d'années d'obscurantisme », au Mexique, le comportement politique sera très semblable.

Le Nordisme

Les libéraux qui poussèrent aux lois de la Réforme (voir *Les antécédents,* p. 6) considéraient avec sympathie et admiration les Etats-Unis, tout particulièrement leur religion protestante, et estimaient que celle-ci était la cause de leur grandeur. Les grands révolutionnaires étaient originaires de la frontière nord, avec les Etats-Unis : Carranza, Obregon ou Calles. Beaucoup d'entre eux avaient conscience de ne pas appartenir au Mexique des Indiens. Dans un article intitulé *Les hommes du Nord*, Roberto Pesqueira nous apprend que ce sentiment a été appelé le « *le nordisme* » ou « *pochisme* » (au Texas, on donne le nom de *pocho* à celui qui, détaché de ses racines, renie ses origines mexicaines). Roberto Pesqueira signale que le centre et le sud du Mexique étaient « dégénérés » par les Indiens et que le salut du Mexique dépendait des hommes du Nord. Il proposait d'éliminer la grande tradition espagnole et catholique du Mexique et de la remplacer par le *puritanisme* nord-américain. Il avait un triple ennemi : l'Indien, le paysan et le curé.

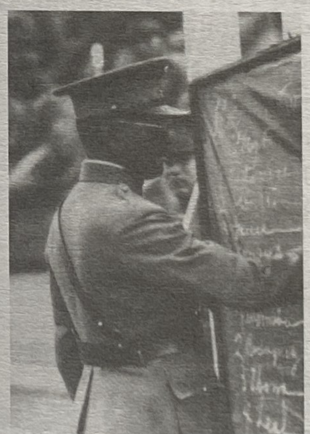
Les régions septentrionales du Mexique étaient tombées sous l'influence protestante après l'expulsion des jésuites, dont elles ne s'étaient pas remises. Les protestants nord-américains virent toujours avec sympathie la révolution mexicaine. Obregon et Calles favorisèrent le prosélytisme protestant au Mexique. En 1922, 261 missionnaires protestants y travaillaient et il y avait 703 lieux de culte pour 22 000 fidèles. En 1926, les seuls méthodistes possédaient 200 écoles et les protestants contrôlaient le ministère de l'Education du gouvernement Calles.

Les bons mexicains considéraient l'appui de Théodore Roosevelt à la politique de protestantisation comme le prélude à ce qui s'était passé avec le Texas : premier temps, démantèlement de l'Eglise et deuxième temps, annexion aux Etats-Unis. De la sorte, la perte de la foi catholique conduisait aussi à la perte de la Patrie. Dans les archives qu'on a conservées de Calles on peut encore trouver de nombreux télégrammes des églises protestantes nord-américaines, le complimentant de sa dureté envers les catholiques. De la même manière on peut y trouver des télégrammes des socialistes espagnols et de la maçonnerie.

La maçonnerie.

Portes Gil, président Mexicain en arriva à proclamer : « Au Mexique, l'Etat et la maçonnerie sont une même chose » (*Crisol,* août 1929, p. 116). La maçonnerie et l'Etat ont été si indissolublement liés que personne ne pouvait occuper une charge relevant du gouvernement sans être maçon : gouverneurs, ministres, sénateurs, députés et généraux avaient des relations, de près ou de loin, avec les loges. Portes Gil fut Grand Maître en 1933-1934, ainsi que le Président Ortiz Rubio et des généraux en vue qui décidèrent de la politique mexicaine, comme le général Cardenas.

La maçonnerie, qui avait été autorisée au temps de Porfirio Diaz, mais contrôlée et restreinte, avait retrouvé l'époque de sa grandeur à partir de 1914. Obsédés par leur désir d'éliminer le clergé romain, ils attribuèrent à Calles la Médaille du Mérite pour son œuvre éducative et, à partir de la *Loge de la Vallée de Mexico*, il organisa une manifestation publique en rapport avec sa politique religieuse. Les loges régulières et irrégulières défilèrent dans la capitale avec leurs étendards. Le 25 août 1927, le Grand Commandeur Rojas, téléphonait de Mexico au président Coolidge ; « Au nom du Rite Ecossais Ancien et Accepté de ce pays, en celui de la maçonnerie mexicaine en général… nous vous présentons l'expression de notre reconnaissance pour votre ferme décision de refuser de participer… à ce qu'on appelle le Conflit Catholique Mexicain ».



Le général Joaquín Amaro, ministre de la Guerre qui, plus tard, se convertira.

Les craintes des catholiques mexicains n'étaient pas dépourvues de fondement. Ils avaient sous les yeux les actes du Congrès maçonnique de Buenos Aires de 1906, lequel proclamait la nécessité urgente de combattre

l'Eglise catholique. [A l'occasion de la *VIème Conférence Panaméricaine* réunie à Cuba]. Ils se souvenaient des déclarations du Dr Robert A. Grennfield (20 décembre 1927) : « En tant que protestant et partisan de la maçonnerie… dans la lutte d'extermination du catholicisme, oui, nous sommes protestants et maçons, d'accord et nous avons accordé au régime de Calles une aide fidèle et assez large… Sortir du catholicisme pour entrer dans l'immense camp du protestantisme est sans doute un pas en avant ».

Armée révolutionnaire.

La Révolution mexicaine n'aurait jamais rien pu réaliser si, au préalable, l'armée n'avait pas été soumise à un continuel processus de sécularisation et d'inoculation des idées révolutionnaires.

Un exemple clair de ce que fut le corps des officiers mexicains fut celui du général Joaquín Amaro, qui se convertit ultérieurement et dont la bibliothèque anticléricale contribua à l'élimination des Jésuites. Le général Amaro fut l'auteur de nombreuses informations sur « l'attitude séditieuse» du clergé entre 1926-1929. Dans ses messages, il dénonçait la « névrose mystique » du clergé, son « obscurantisme » et des « tromperies systématiques » vis-à-vis de la masse inculte des paysans. Ses services publièrent le livre l'*Eglise catholique,* une œuvre contre celle-ci. De plus, il dirigeait deux revues satiriques et mordantes contre tout ce qui concernait l'Eglise Romaine. Ces deux revues, *La Patria*, publiée sous la direction du général Cristobal Rodriguez, et *El Soldado,* revue mensuelle pleine de caricatures où l'on représentait Pie XI, les évêques, les prêtres, les sœurs comme des obsédés sexuels, et qui étaient diffusées parmi la soldatesque.

Le général Amaro eut des descendants spirituels. L'un d'entre eux fut le général José Alvarez y Alvarez, collaborateur du général Calles et fondateur de la *Confédération Nationale des Libres Penseurs*. Profondément anticlérical, il s'opposa à l'idée que le laïcisme était neutre. Selon lui la mission des professeurs était de détruire la religion.



Plutarco Elias Calles à une réception de l'ambassade française.

Les martyrs mexicains

Par Alfonso C. Amaritriain



Exécution du Père Francisco Vera, à Jalisco, en 1927. Sur la photo on peut lire : Le Père Francisco Vera, ancien curé de Jalisco, fusillé pour avoir célébré la Sainte Messe – 1927.

« Du mouvement cristero, on pourrait dire qu'il fut plus qu'une croisade ; c'est une Imitation du Christ *collective, où le sacrifice des Cristeros était beaucoup plus important que la mort des persécuteurs »*

Jean Meyer.

Par ce que nous avons vu dans les articles précédents, le mouvement cristero pourrait se définir comme un mouvement populaire dépourvu de sa hiérarchie naturelle, politique et religieuse. Incompris et abandonné par ceux-là même qui lui devaient beaucoup, la tentation est grande de le considérer comme un mouvement en marge de l'Eglise. Cependant, l'Eglise du Christ, avec le temps qui a passé, ne l'a pas oublié puisqu'elle a reconnu le martyre vécu par le Mexique durant ces années si semblables aux tribulations de l'Espagne entre 1936 et 1939. Aussi, à partir de 1988, l'Eglise a commencé à béatifier ces martyrs.

Reconnaissance de l'Eglise.

Le 22 novembre 1992, en la solennité du Christ-Roi, Jean Paul II a béatifié 22 prêtres mexicains et trois jeunes laïcs de l'*Action Catholique*, martyrisés pendant la guerre des *Cristeros*.

Pendant son homélie, le Saint Père a dit : « Pendant les dures épreuves auxquelles Dieu permit que son Eglise soit soumise au Mexique, il y a déjà quelques décades, ces martyrs ont su rester fidèles au Sei-



Les martyrs de Sahuayo, 21 mars 1927.

gneur, à leurs communautés ecclésiales et à la longue tradition catholique du peuple mexicain. Avec une foi inébranlable, ils reconnurent Jésus-Christ comme seul Souverain, car ils gardaient une vive espérance que viendrait un temps où la nation mexicaine retrouverait l'unité de ses fils et de ses familles… Ces martyrs sont l'expression authentique de la devise : "Le Mexique toujours fidèle !" »

Un prêtre exemplaire : le père Pro.



Le père Pro dit ses ultimes prières avant d'être fusillé. Il mourra les bras étendus en forme de croix en acclamant avec force le Christ-Roi.

Ces béatifications qui, nous l'espérons, ne seront pas les dernières, furent précédées par celle du jésuite le père Miguel Agustin Pro. Cela se passa le 25 octobre 1988. Le martyre du père Pro survint au moment le plus terrible de la guerre des *Cristeros* et manifeste la haine anticléricale du gouvernement Calles. Sa vie et son martyre ont été décrits par le jésuite Antonio Dragon dans une magnifique biographie. Né à Guadalupe (Province de Zacatecas), il avait fait ses études en vue du sacerdoce hors du Mexique, célébrant sa première messe le 31 avril 1925. Il revint au Mexique en juillet 1926, où il exerça son ministère avec grand zèle, s'exposant à des dangers constants dus aux lois de Calles contre le culte.

Un événement allait déterminer l'avenir du Mexique. Le 13 novembre 1927, quatre membres de la *Ligue Nationale de Défense de la Liberté Religieuse*, partisans de la rébellion armée et du tyrannicide, lancèrent quelques bombes contre l'automobile où se trouvait le général Obregon. La police arrêta trois des participants. L'un d'eux était Luis Segura Vilchis. Mais on ne put prouver sa participation pour l'inculper. Luis Segura était le prototype du jeune chef catholique :



Luis Segura Vilchis, prototype du chef catholique, va être fusillé.

organisateur, actif, charismatique, capable de se fixer les objectifs les plus audacieux.

Une série de circonstances conduisirent à la détention du père Pro et de ses frères. A ce moment-là, le père Pro accomplissait son ministère dans la clandestinité mais sa renommée de prêtre s'adonnant au travail apostolique s'étendait à toute la société. Sans aucun doute, en apprenant que les frères Pro avaient été détenus injustement et conscient du grave risque qu'ils couraient, Luis Segura Vilchis décida de se livrer et d'avouer sa participation à l'attentat pour disculper le père Pro. Il demanda à parler au général Cruz et lui offrit de lui raconter les faits, contre sa parole d'honneur, en échange de la libération des frères Pro.



Le corps sans vie du père Sedano de Zapotlán el Grande, Jalisco.

Luis Segura ayant la possibilité de sauver sa vie se livra pour que des innocents ne soient pas condamnés à mort. Le 19 novembre on enregistra sa déclaration en présence d'Obregon. Celui-ci croyait à l'innocence des frères Pro, mais, sans jugement, Calles ordonna qu'on les fusille. Il existe des raisons de penser que la mort du père Pro fut ordonnée par Calles par haine et en représailles contre l'autorité ecclésiastique qui n'avait pas accepté les accords proposés pour trouver une solution au conflit religieux.

Sans aucun doute Calles détestait de toutes ses forces l'Eglise. De fait on l'avait entendu dire : « Trois fois j'ai rencontré le Christ sur mon chemin, et trois fois je l'ai souffleté ». Le père Pro mourut fusillé en pardonnant et en remerciant ses bourreaux. Ses dernières paroles, évidemment, furent : « *Vive le Christ-Roi* ».Les photographies prises sur l'ordre du gouvernement sont les meilleurs témoignages de son martyre.



Francisco Ruiz et ses compagnons pendus à Sahuayo, province de Michoacan, en 1927.

Une centaine de prêtres martyrs

Seuls deux évêques prirent le maquis, vivant dans la clandestinité pour pouvoir administrer leur diocèse au milieu de la guerre : Monseigneur Amador Velasco, évêque de Colima et Monseigneur Orozco y Jiménez, archevêque de Guadalajara. La présence de ces deux évêques a sans doute dû réconforter les combattants qui trouvaient dans leur attitude un stimulant et un exemple des plus purs.

En ce qui concerne les prêtres, il y eut de tout : 3 500 prêtres respectèrent la loi et abandonnèrent leurs paroisses. On évalue à une centaine, le nombre de prêtres qui se déclarèrent carrément hostiles aux *Cristeros*. La charge de conserver la foi, sans églises et sans clergé, retomba sur les fidèles abandonnés à eux-mêmes. Cependant il y eut une centaine de prêtres qui se déclarèrent favorables aux *Cristeros* et continuèrent leur ministère dans leurs paroisses rurales en se cachant ou en accompagnant les *Cristeros* dans les montagnes. Cinq prêtres seulement combattirent. De ce fait on a répandu l'affirmation selon laquelle le mouvement cristero aurait été dirigé par des prêtres fanatiques. Le clergé fidèle n'échappa point à la haine anticléricale et au martyre. Parmi tout le clergé, le gouvernement exécuta 125 prêtres : 59 dans l'archidiocèse de Guadalajara, 35 dans la province de Jalisco, 6 dans celle de Zacateca, 18 à Guanajuato, diocèse de Léon, et 7 dans le diocèse de Colima.

Funérailles du père Antonio Cortés, de Santiago Tangamandapio.



Martyrs laïcs



Martyrologe mural.

Quant aux laïcs, leur esprit de martyrs fut impressionnant. Laissant de côté ceux qui moururent sur le champ de bataille, on pourrait établir un récit interminable de laïcs qui moururent martyrs de la foi sans avoir pris les armes. Jean Meyer, dans son étude sur les *Cristeros*, comptabilise une liste de plus de 250 martyrs qui réunissent les caractéristiques classiques du martyre : esprit de sacrifice, amour du Christ, assassinés pour être catholiques ou par haine de la foi, accueil de la mort en pardonnant à leurs bourreaux. Pour cela, ils sont tous susceptibles d'être béatifiés. Bien que, sans aucun doute, ils furent des milliers à connaître une mort de martyrs.

Le désir du martyre était manifeste. Nous le trouvons dans les lettres aux proches avant de mourir, dans leurs déclarations à ceux qui les fusillèrent, dans leur ultime invocation au *Christ-Roi* et à la *Vierge de Guadalupe*. Lors du soulèvement de Totatiche, le 27 novembre 1927, beaucoup de vieillards se joignirent sans armes aux insurgés : « Il faut gagner le ciel maintenant qu'il est bon marché » disaient-ils. Le 21 mars 1927, 27 *Cristeros* étaient fusillés à Sahurayo. Un survivant, à cause de son jeune âge, Claudio Becerra, déclarait des années plus tard à un prêtre : « Après le massacre, je me suis saoulé, Père, parce que j'avais le sentiment que le Bon Dieu ne me voulait pas comme martyr ».

Leurs morts furent exemplaires et « *Vive le Christ-Roi !* » était toujours l'ultime cri qu'ils prononçaient. Le martyr atteignit des jeunes comme José Maria Munoz, fusillé pour avoir approvisionné les *Cristeros* et pour avoir refusé d'entrer au service de l'armée fédérale. De la même

Un soldat du général Vargas arborant les têtes de deux Cristeros du régiment Libre de Huejuquilla

façon, il atteignit des femmes. Parmi elles et en odeur de sainteté, on distingue Carmelita Robles, présidente des « Filles de Marie » de Huejuquilla. Elle fut assassinée par le général J.B. Vargas, qui l'avait courtisée de manière insistante et avec laquelle il avait eu de longues discussions théologiques.

Leur martyre ne fut pas vain car le Mexique, par son sang, continue à conserver la foi malgré 60 ans de gouvernements révolutionnaires.

Catholiques pendus aux poteaux télégraphiques au sud de Jalisco. Exposés, comme les martyrs romains, à la moquerie publique.



NB : La qualité souvent médiocre de la reproduction des photographies, s'expliquent par le fait qu'elles proviennent, pour la plupart, d'archives privées conservés dans des conditions difficiles (cf. l'annexe, p. suivante).

« Mais ces photographies témoignent aussi, dans leur pauvreté. Elles témoignent contre l'oubli. Elles racontent le sacrifice de tout un peuple, en plein XXe siècle, pour la royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elles chantent la plus belle aventure mystique et militaire du nouveau continent. » (Hugues Kéraly)

ANNEXE

« Une histoire interdite »

L'épopée des Cristeros a été étudiée par un historien français : Jean Meyer, spécialiste des questions agraires et religieuses du Mexique contemporain. Il a publié sur le sujet une grosse thèse de 2500 pages *La Cristiada*, parue en 3 volumes en langue espagnole (Mexico, Madrid, Buenos Aires, 1973-1974), non traduite.

En langue française, Jean Meyer a fait paraître des ouvrages qui sont des résumés de sa thèse : *La Christiade* (Ed. Payot, 1974, épuisé) et *Apocalypse et révolution au Mexique : la guerre des Cristeros, 1926-1929* (Ed. Julliard, 1974, toujours disponible en 2002).

Dans l'introduction de ce dernier volume, il a expliqué les grandes difficultés qu'il a rencontrées pour trouver les documents et les archives nécessaires à ses recherches.

Nous en publions ci-dessous quelques extraits qui montrent à quel point ce mouvement populaire a été délibérément « étouffé ».

La mesure de l'événement Cristero est donnée par le soin qu'ont apporté les censeurs à l'ensevelir. La coïncidence est remarquable entre l'Eglise et l'Etat qui apportent le même acharnement à présenter une version officielle commune et tronquée : il y a eu conflit entre les deux institutions, puis l'héroïsme et le patriotisme des clercs et celui des hommes d'Etat ont permis, selon les versions, de parvenir à un *modus vivendi* où chacun voit sa victoire. Dans cette version à double sens, il n'y a qu'un absent : le peuple en armes, qui, trois années durant, tient tête à toutes les forces administratives, économiques, militaires de l'Etat solidement épaulé par les Etats-Unis ; le peuple, qui ne dépose les armes que le jour où, le culte ayant repris en des églises ouvertes enfin, les évêques et les prêtres l'y obligent. La littérature sur le conflit entre l'Eglise et l'Etat, la littérature jacobine anticléricale, la littérature cléricale hagiographique est immense – immense, médiocre, muette sur les Cristeros, ces gêneurs. Si gênants en 1929 (ils sont alors sacrifiés sur l'autel de la réconciliation) que Rome interdit d'*écrire, parler, penser* sur le problème ; si gênants qu'entre 1929 et 1968 les séminaristes et les élèves des écoles libres n'en entendent pas parler ; plus gênants encore après 1968, lorsque l'Eglise catholique, saisie d'autopersécution, ayant pris son grand virage, entreprend de se « purifier », d'extirper ses « mythes » et de rejeter tous les témoins d'un passé qu'elle renie. Si le clerc est forcé de par-

ler des Cristeros en 1974, il emploiera pour cela les termes des jacobins de 1926 : *fanatiques, aliénés, réactionnaires*.

Tant d'acharnement m'a surpris, une telle unanimité m'a intrigué ; le refus apporté par l'Eglise et par l'Etat à ma demande de consulter les archives m'a rendu soupçonneux : il devait y avoir un cadavre dans le placard.

Voilà comment je me suis intéressé à la Christiade, épisode flamboyant de la Révolution mexicaine, aussi important qu'ignoré. Pour cela incompris, éliminé. L'enterrement de cet événement continue à se jouer sous nos yeux ; l'Eglise et l'Etat, les agents de ces deux institutions irrémédiablement jumelles depuis que le Pontife est romain, sont les fossoyeurs, et les intellectuels sont leurs complices. La négation ou l'affirmation partielle, le refus pur et simple, toutes les manifestations de refoulement ont banni l'enquête sur la zone dangereuse, et l'on montre encore aujourd'hui (1) du doigt le chercheur « mal intentionné ». Au premier rang de la documentation malfamée : le discours du Cristero, qu'ils veulent tous oublier et faire oublier, auquel doit être réservé par conséquent ici même sa place d'honneur.

Au terme de sept ans d'enquête, il y a une thèse de 2 500 pages, ce qui est paradoxal lorsque l'on songe à la faiblesse de la documentation traditionnelle sur le sujet. La littérature psychanalytique a familiarisé le lecteur avec les exposés prolixes de « cas » individuels et la tentation est toujours grande de publier des dossiers intégraux. La constitution d'un dossier sur les Cristeros repose sur trois sources classées par ordre d'importance croissante : les archives, les enquêtes sur questionnaires, le témoignage des survivants.

Des sources problématiques

On a dépouillé les archives publiques mexicaines et étrangères, dans la mesure où elles existaient et quand elles étaient accessibles. Les archives des présidents l'ont été partiellement, ainsi que celles du ministère de la Guerre et des Etats fédéraux. Les lacunes des Archives nationales de Mexico ont été partiellement comblées par les archives locales, car on y trouve les ordres et circulaires de la Présidence et du ministère de l'Intérieur.

Le problème principal est ici la difficulté d'accès, plus souvent matérielle qu'administrative, et due à l'abandon où se trouvent les archives. Entassées en monceaux de paquets ficelés, jetées dans des caves à la convoitise des

(1) L'enquête dont ce livre est issu a été publiée en 1974 à Mexico, en trois volumes. La première édition a été immédiatment épuisée, malgré le silence absolu de la presse et les commentaires défavorables dans les salons universitaires. Succès de l'obscène soigneusement dissimulé et nuitamment recherché.

rongeurs, elles ne sont évidemment pas classées. Par ailleurs la tradition de conserver chez les particuliers des documents officiels est encore très répandue. Dans la mesure où certains collectionneurs ouvrent généreusement leur bibliothèque, le chercheur peut faire son miel [...]

Si les archives présidentielles, romaines et épiscopales ne permettent pas de pénétrer au cœur des choses, on dispose toutefois des archives privées de personnalités liées à cette histoire. Dans le feu des polémiques qui ont divisé les catholiques, de nombreuses révélations ont été apportées : si bien que, s'il y eut une histoire secrète, elle ne l'est plus guère, une fois que l'on a terminé la chasse aux archives, au terme d'une enquête proprement policière.

Les archives d'Eglise, lorsqu'elles pourraient être d'importance, sont fermées : *« Tout ce qui fut fait a été si déplorable, qu'il vaut mieux que l'histoire s'écrive dans cinquante ans, quand nous serons tous morts »*, a pu dire Mgr Gonzalez y Valencia, et ses archives, déposées après de nombreuses vicissitudes à la cathédrale de Durango, y sont gardées sous sept clefs par le P. Nicolas Hernandez, *car c'est de la dynamite*.

En 1929, les archivistes ecclésiastiques ont reçu l'ordre de ne pas ouvrir les archives sous les plus graves sanctions. Le cardinal Garibi aurait brûlé les papiers de son prédécesseur, Mgr Orozco, et le cardinal Miranda ceux des Brigades féminines. Juan Lainé, laïc jouissant de la confiance des évêques, détruisit, à leur demande, les documents de la Ligue qui étaient en son pouvoir.

Fort heureusement, en dehors des sources paroissiales, souvent intéressantes, existent les archives de la Province mexicaine de la Compagnie de Jésus. Le libéralisme de ses dirigeants mexicains et le dévouement du R. P. Rafael Ramírez, chargé des archives, ont permis à l'enquête de faire de grands progrès. Il s'agit du fonds de Puente Grande (Jalisco) et de la collection Mariano Cuevas au collège de San Angel (Mexico), enrichie du legs Amaro (le ministre de la Guerre, tard converti) : une abondante collection d'ouvrages, de journaux, d'affiches, de tracts et documents originaux d'origine anticléricale.

Dans tout cela, et en d'autres fonds privés, il n'est que secondairement question des Cristeros, mais surtout du problème politique existant entre l'Eglise et l'Etat, ou de la Ligue.

Les archives cristeras

Il en va tout autrement des archives cristeras, et d'abord de celles d'Aurelio Acevedo. Jeune chef cristero de Valparaison (Zacatecas), ce paysan de vingt-six ans est devenu colonel, général, gouverneur civil du Zacatecas ; obligé de fuir en 1929 pour échapper à l'assassinat, il travaille dans dif-

férentes *haciendas* comme caporal et contremaître. A partir de 1932 il est à Mexico où il sert de boîte aux lettres et de plaque tournante pour les Cristeros de la *Segunda* (la «*Deuxième*», l'ultime sursaut de résistance cristera après 1934). Artisan imprimeur, il a publié jusqu'à sa mort *David*, revue mensuelle au titre symbolique, qui servit de lien entre les anciens Cristeros. Jusqu'en 1968 il a lutté pour perpétuer le souvenir de la Christiade et vaincre la *conspiration du silence*.

Il définissait ainsi son entreprise:

«*Je le dis une fois pour toutes, je ne suis pas historien, je ne suis pas journaliste, encore moins écrivain, je suis seulement un homme qui, pour y avoir pris part, par conviction, par affection, a toujours présent à l'esprit le mouvement cristero et cherche à faire connaître les faits cristeros à travers les documents, les informations, les récits; cela sans ordre préconçu. Mais le courroux cristero est grand et fort, il plie sans briser. Je continuerai à faire tout mon possible pour que le sang de nos morts soit exalté, et les larmes de nos mères, de nos femmes, de nos enfants connues, sinon de la génération présente, du moins de celles à venir.*»

Pour l'historien, il avait là des archives formidables, deux mètres cubes de documents rassemblés au cours des trente dernière années, qu'il fallut classer et dans lesquelles il a donné liberté de travailler pendant trois ans. Personnellement, il avait apporté les papiers de la brigade Quintanar (Zactecas), cachés après la guerre, qui permettent de reconstituer la guerre et la vie quotidienne de l'armée, du gouvernement et des populations civiles de cette zone cristera.

Il détenait les documents sur la période 1926-1929 envoyés par des correspondants de tous les Etats, qui lui fournissaient de la copie pour le journal ; enfin il avait les archives de la *Deuxième*, de la guérilla des années trente, soit une correspondance avec de nombreux chefs de bandes.

Le P. S. Casas et le P. Nicolas Valdés, à Guadalajarra, ont rassemblé des collections remarquables de documents cristeros, militaires et civils. Le second, qui a passé sa vie à étudier la Christiade, a, pendant dix ans, constitué des archives sonores, enregistrant les souvenirs des anciens Cristeros.

Les autres collections ou archives personnelles remarquables appartiennent à Jesús Sanz Cerrada (Durango), Felipe Brondo (Coahuila), Antonio, Ríus Facius (Mexico) et à José Gutierrez et Gutierrez, jeune étudiant en médecine devenu général cristero, après avoir été de l'état-major du général Jesús Degollado, à la division du Sud-Jalisco. Que toutes ces personnes soient ici une nouvelle fois et chaleureusenient remerciées pour leur générosité et leur confiance. Des centaines d'autres ont prêté ou donné documents et photographies en nombre.

Ainsi, malgré la défaillance (relative) des archives publiques, l'historien, qui avait au début craint la famine, a finalement souffert de la pléthore.

La voix des Cristeros

Entre-temps, et à cause des difficultés initiales, à court de papier, j'avais rencontré les Cristeros. Aurelio Acevedo, abandonnant sa méfiance première, servit d'introducteur auprès des centaines d'anciens Cristeros qui ont bien voulu faire confiance à l'étranger (par l'âge et l'origine sociale plus encore que par la nationalité) venu les importuner entre 1965 et 1969.

Grâce au journal *David*, le questionnaire envoyé par la poste n'est pas tombé dans le vide, puisqu'il a obtenu une participation inespérée: 400 ont été remplis sur 1 000 envoyés. L'entreprise avait été annoncée deux mois de suite dans *David* et les enveloppes libellées à l'adresse d'Acevedo.

En novembre 1966 Aurelio Acevedo m'a présenté à la grande Convention des Vétérans, qui se tient tous les trois ans à Silao, au pied de la montagne sainte, le Cubilete, centre géographique du Mexique, un pic consacré au Christ-Roi. Cette rencontre a fait de l'historien le logographe des Cristeros, surpris, impressionné, transformé par leur volonté de faire cette histoire, par leur attente de l'historien.

Il fallait donc aller sur le terrain recueillir les témoignages, maintenant que la chose était facile, réclamée.

Les archives du P. Valdès ont été complétées par quelque 500 entrevues, dont certaines seulement ont été enregistrées. On parvient ainsi à un total de cent quatre-vingts heures d'audition, conservées sur bandes magnétiques. On pourrait discuter la valeur de ce genre de témoignage et s'étonner de précisions chronologiques ou numériques en apparence extravagantes: quelle surprise, à la fin de la recherche, de trouver dans les archives militaires américaines, ouvertes en 1970, confirmation au jour près de certains combats racontés par les Cristeros et qui avaient trouvé un auditeur distrait. Il serait difficile d'imaginer une autorité plus valable sur ces sujets. Le médiocre est toujours intéressant. Mais au-delà du contingent raisonnable de hâbleurs, de raseurs et de myopes, surgit le témoin: Aurelio Acevedo, déjà présenté; Ezequiel Mendoza, un paysan né voici quatre-vingts ans, et qui n'a pas été à l'école: cavalier émérite, violoneux, éleveur et agriculteur, il portait le fusil à treize ans et commandait la milice villageoise de Coalcomán (Michoacán) à dix-huit. A l'image de son saint patron il a reçu de grands dons: vision, guérison, parole. Colonel insurgé contre le gouvernement persécuteur, puis

homme de confiance du même César, il a tout laissé en 1942 pour fonder un village dans une province encore vierge.

Pancho Campos : une extraordinaire mémoire, une conscience non moins grande de ce qu'il fit. C'est un paysan du village indien de Santiago Bayacora, à l'entrée de la terrible sierra de Durango. Santiago est dans un vallon : ses maisons dispersées, le champ familial à côté de chacune d'elles, une rivière, les montagnes de trois côtés, l'église de San Santiago au milieu des champs de maïs. Le saint sur un cheval blanc, avec un grand chapeau de cavalier mexicain, n'est pas loin de la Vierge du Carmen ; elle, à pied, lui, à cheval, ont aidé les Cristeros contre les soldats fédéraux, mais ni Don Pancho, ni son frère Don Agapito n'ont vu le miracle, rapporté par l'ennemi : *un homme sur un cheval blanc et une femme vêtue de café sont sortis de l'Eglise pour se joindre aux Cristeros.* Don Pancho en sait ce que lui ont raconté les soldats rencontrés à Durango après la bataille.

Don Pancho veut que les choses s'écrivent comme elles furent, il ne parle que de ce qu'il a vu. Il a raconté quatre fois, en quatre ans, à chaque Saint-Jacques, la geste de son village, sans varier d'un souffle son récit. Son frère, le défunt Agapito, n'était pas un barde et ne cherchait pas le sens caché des événements ; il a laissé une chronique beaucoup plus terre à terre.

Josefina Arellano, elle, remplit trois cahiers d'écolier pour raconter ce qu'elle a vécu à San Julián (Jalisco) et précise au P. Casas qui lui avait demandé de le faire :

« Je n'ai rien mis de ces mensonges qui courent, selon lesquels j'ai fait le coup de feu et tué en combat et mille autres fables ; ici il n'y a que la pure vérité, je n'y ai rien ajouté, rien retranché, seulement, comme dans les contes d'enfants le « et puis après, et après », et aussi le « alors » tellement employé, et tel ou tel mot peu correct. »

Le devoir de témoigner

Norberto Gutiérrez de Tepalcatepec (Michoacán) sentait de son devoir de témoigner :

« Je me permets pour la première fois l'honneur de vous assurer de la force de mes sentiments sincères de soldat du Christ-Roi : parce que peut-être Dieu l'a ainsi voulu, encore que je ne le mérite pas pour ce qui est des faits personnels. Avec tous ceux qui luttèrent pour la liberté de l'Eglise contre le callisme [le gouvernement de Calles], *et une fois encore avec permission de Dieu, je vous garantis de ma disposition à vous donner tous les renseignements possibles et à faire ainsi mon devoir de soldat du Christ, en référence à notre glorieuse histoire de défenseurs de notre sainte religion ; si*

bien que si vous le voulez j'ai beaucoup à vous raconter sur les combats qui eurent lieu dans ces régions de Coalcomán, sur la manière exemplaire dont ils se déroulèrent et comme chacun de ces événements a en sa cause un miracle mystérieux, pour qu'il soit visible que Dieu disperse les puissants de l'erreur qui croient au pouvoir de Bélial et s'éloignent de la vérité. Si bien que malgré mon incapacité profonde à écrire et pour tout autre office, je me place à vos ordres, s'il vous plaît ainsi. »

Telles sont, brièvement présentées, les sources utilisées de manière très empirique et qui ont été complétées par l'entretien avec les gens d'en face, paysans des milices agraristes (200 questionnaires), hommes politiques et officiers engagés dans la guerre.

Cette description ne rend pas compte des difficultés, des réticences des témoins, de leur surdité parfois, ni des 30 000 kilomètres par monts et par vaux, des pluies d'hiver et d'été, du caractère des mules, du soleil et des ivrognes ; elle ne rend pas compte des émotions, des joies et des peines, de la découverte des paysages, de celle des hommes, de la participation aux pèlerinages, de la grâce d'amitiés imméritées, de la mort de ceux qui ont fait ce travail.

Les conditions dans lesquelles cette recherche a été menée ont obligé l'historien a remettre en question certaines hypothèses, à changer de thématique en même temps que d'instrument.

Les conditions d'apparition de l'épopée étaient réunies en 1929 : un élan formidable, dans une situation limite ; cet élan étant coupé net, reste le scandale mystérieux pour des hommes qui passent ensuite leur vie à comprendre, restituer, amplifier un événement unique qui transfigure leur vie, la Christiade. Epique, cette pléthore de manuscrits, de mémoires, de témoignages ; épique, ce désir de parler aux générations futures, épique, ce désir de déchiffrer le sens caché. Tout comme notre *Chanson de Roland* notre seule épopée populaire, la Christiade est l'histoire d'une défaite.

Là « *pour moi gît la véritable histoire, non celle des cartons et des chancelleries, mais l'histoire orale, le discours, la tradition vivante qui est entrée par les yeux et les oreilles d'une génération* », écrit Barbey d'Aurevilly dans son *Ensorcelée*. Qu'il y ait au fond des âmes les plus simples quelque chose de toujours prêt à fleurir, passe ! Mais qu'un Eugenio Hernández ou un Felipe Brondo paraisse en savoir autant que nous, savants, historiens, littérateurs !

Ceci n'est pas un manifeste pour l'histoire orale, ne revendique pas le privilège pour un type d'archives ; grâce à un accident de parcours, un obs-

tacle momentané – car ensuite les sources classiques se sont entrebâillées –, j'ai fait une expérience historique où la parole est action, action prolongée et nouvelle, événement.

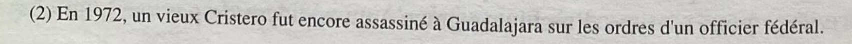
A partir d'un certain moment je n'ai plus eu à poursuivre les témoins, ils ont commencé à me convoquer, à m'attendre. Ainsi, un samedi, je suis arrivé au village de San Francisco de Asis, invité ayant tardé à venir. Le soir, à l'office, le curé commença à annoncer l'arrivée de l'historien et à convoquer les anciens Cristeros. Pour dissiper des craintes légitimes (2), il les exhorta à être conséquents avec eux-mêmes et à donner cette dernière preuve de courage. Le dimanche, après la messe, l'assemblée des survivants répondit au questionnaire à main levée, puis, jusqu'à la nuit, les vétérans défilèrent devant le scribe à sa petite table, sans être impressionnés par le magnétophone.

Comment garder une neutralité devant cet événement ? Etant parti d'un point de vue personnel hostile aux Cristeros, j'ai éprouvé l'impossibilité d'une telle attitude. Préoccupé de lier la Christiade au problème agraire pour en faire la protestation de paysans frustrés par une réforme agraire douteuse, ou la manipulation des masses par les grands propriétaires, j'ai trébuché sur le problème du sens de la Christiade. Je suis passé de la réforme agraire à la foi et, après avoir utilisé les sources classiques, j'ai été affecté par un document nouveau, comme la radiologie affecte le chercheur.

Cela n'implique pas le renoncement à l'analyse historique, mais la reconnaissance de la troisième dimension de l'histoire : les sentiments. Personnellement et totalement concernés par l'histoire, conservant la foi enfantine dans la force ordonnatrice de notre esprit et de nos méthodes, nous devons dire que faire de l'histoire c'est se livrer au chaos ; respecter la réalité irréductible de l'événement, avoir conscience de sa survie en nous, de la modification agie par la remémoration. Une époque et une guerre presque oubliées maintenant, tant il est vrai que l'histoire a manqué aux Cristeros, comme la justice et comme la gloire, nous ont éveillé à la conscience de tout ce qui n'est pas advenu, de tout ce que nous visons éternellement.

Puisse le lecteur partager mon amitié et mon admiration pour le paysan mexicain si magnifiquement présenté par ces témoins. Il pourra trouver là un maître de la parole et de la sagesse.

J.M


(2) En 1972, un vieux Cristero fut encore assassiné à Guadalajara sur les ordres d'un officier fédéral.



Insigne de l'Association Catholique de la Jeunesse Mexicaine (ACJM), qui lancera toutes ses forces dans l'insurrection cristera. L'image de la Vierge est celle de Notre-Dame de Guadalupe.

Quand le gouvernement fédéral décida d'interdire le port des insignes religieux, en juillet 1926, celui-ci devint obligatoire pour tous les membres de l'Association.

Document extrait du livre de Hugues Kéraly, *Les Cristeros*, un des deux ouvrages actuellement disponibles en langue française sur le sujet (Editions Dominique Martin Morin, 1986. Prix 19 euros + port). Le second est celui de Jean Meyer, *Apocalypse et Révolution au Mexique : la guerre des Cristeros, 1926-1929* (Coll. Archives, Ed. Julliard, 1974. Prix 5,24 € + port). Les deux volumes peuvent être commandés à SA DPF, BP 1, 86190 Chiré-en-Montreuil.

SOMMAIRE

LE DEVOIR D'INFORMER
(Numéros spéciaux de Lecture et Tradition)

Nous vous recommandons tout particulièrement ces numéros spéciaux de **Lecture et Tradition** comme d'indispensables moyens de propagande et d'informations.

Prenez-en connaissance, commandez-les par quantités, diffusez-les autour de vous, faites-les circuler.

D. Raffard de Brienne :

N° 101 : Lex Orandi, la nouvelle messe et la foi .... 5 €

N° 107 : Lex Credendi, la nouvelle catéchèse et la foi .... 5 €

N° 113 : Cheminant vers la Vérité, éléments de réflexion apologétique ..... 5 €

N° 115 : Le deuxième étendard, éléments de réflexion politique .... 5 €

N° 120 : Traductor Traditor, les nouvelles traductions de l'Ecriture Sainte ...... 5 €

N° 124 : Des hommes sous la Révolution (Contribution à la célébration d'un bicentenaire) .... 5 €

N° 132 : L'étendard de Dieu, éléments de réflexion contre-révolutionnaire .... 5 €

N° 143/144 : Evolution : Mythe ou réalité .... 5 €

N° 149/150 : Les voies étranges de l'œcuménisme .... 5 €

Jean Vaquié :

N° 110 : Le retour offensif de la gnose .... 5 €

N° 126 : Réflexions sur les ennemis et la manœuvre .... 5 €

N° 167 : Le brûlant problème de la tradition (Quelle tradition les catholiques «traditionalistes» défendent-ils ?) .... 5 €

Autres numéros :

N° 94 : L'excommunication des Francs-Maçons, par Ploncard d'Assac .... 3 €

N° 125 : La Varende (avec une bibliographie complète de ses œuvres) .... 5 €

N° 176 : On vous en mettra plein la vue ! par P.M. Bourguignon (Réflexions sur un fléau de notre siècle : la télévision) .... 5 €

N° 191 : 1793-1993, bicentenaire d'un régicide maçonnique. 1ère partie : La condamnation de Louis XVI par la maçonnerie .. 3 €

N° 192 : 1793-1993, un régicide maçonnique. 2e partie : Textes et documents ... 3 €

N° 195 : Le nationalisme économique. par Michel Sarlon-Malassert .... 3 €

N° 199 : Notes et documents pour servir à l'histoire de Loublande, par Cl. Mouton-Raimbault .... 3 €

N° 205-206 : La révolution européiste, par J.-B. Geffroy .... 5 €

N° 233-234 : Le catholicisme traditionnel est-il schismatique ? par Ch. Lagrave .. 4 €

N° 266-267 : Les méfaits de la bioéthique par le Docteur Luc Perrel .... 5 €

N° 269-270 : 1939-1999, La guerre d'Espagne (1re partie) 72 p. .... 5,35 €

N° 271 : la guerre d'Espagne (2ème partie) 72 p. .... 5,35 €

N° 293-294 : La gnose et le mystère d'iniquité. Réponse à un défi.(72 p.) .... 5,35 €

Tarifs par quantités d'un même numéro :

1 ou 2 exemplaires	Prix indiqué	5 à 9 exemplaires	Remise : 30 %
3 ou 4 exemplaires	Remise : 20 %	10 exemplaires et plus	Remise : 50 %

Tarifs par quantités de numéros différents :

1 ou 2 exemplaires	Prix indiqué	5 à 9 exemplaires	Remise : 20 %
3 ou 4 exemplaires	Remise : 10 %	10 exemplaires ou plus	Remise : 30 %

Les adresses d'expédition peuvent être différentes (Passez vos commandes sur papier libre).
Il n'y a pas de frais de port.

CRISTEROS
Croisés du XXeme siècle





Etendards cristeros



